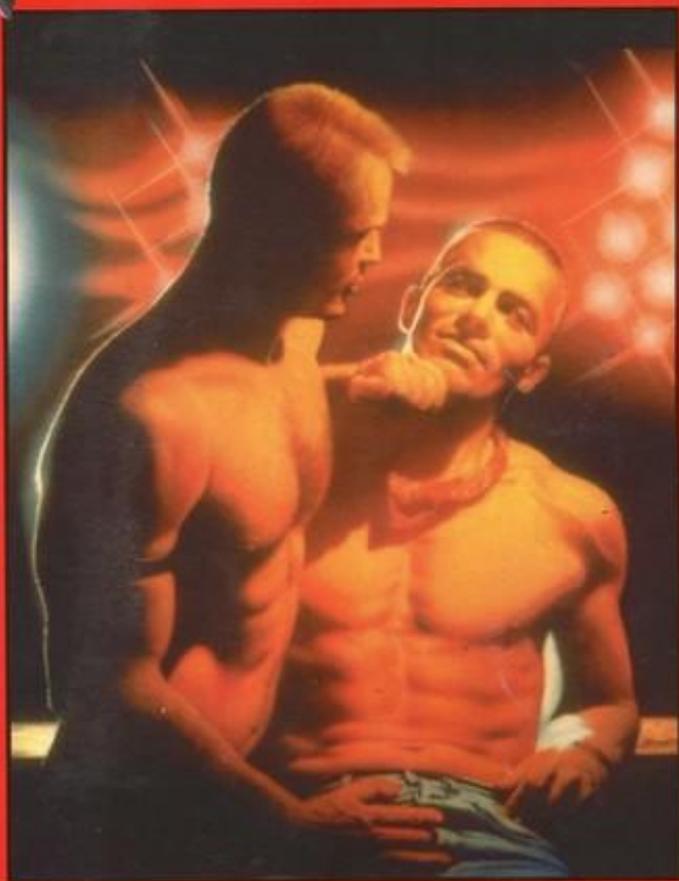


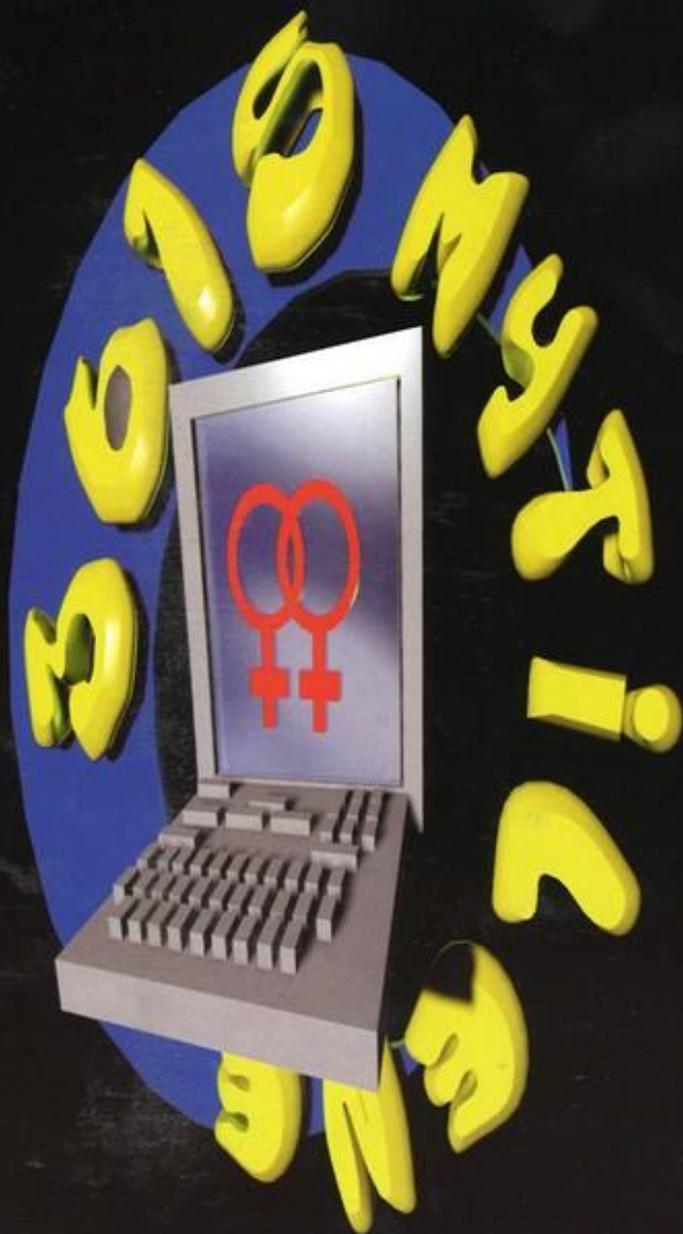
3^e
Keller

SANDRA
SCOPPETTONE



**LA BISEXUALITÉ
TOM OF FINLAND**

LE RELAPSE EN QUESTION



Seulement pour elles...

[menu]



8 La Roumanie réprime encore l'homosexualité. *Black Nation, Queer Nation* : quelle place pour les minorités dans notre minorité ? **34**

10 Les bisexuels : *Scoppettone*, auteur de polars lesbiens, était de passage à Paris. Interview. **36**

14 Dossier : Livres : encore plus de polars lesbiens... **39**

29 Témoignage sida. Le spectacle organisé par le Centre au palais des Glaces en photos. **42**

32 Le débat sur les jouets sexuels a fait rage lors du dernier festival des films lesbiens. Qui n'a jamais fantasmé sur les dessins de Tom of Finland ? **43**



Le 3 Keller

Directeur de la publication : Philippe Labbey. Rédacteur en chef : Eric Lamien. Secrétaire de rédaction : Denis Gouin. Couverture : Deusché AIDS-Hilfe/CRIPS. Correcteur : Franck Antoni. Publicité : Alexis Meunier - 01 43 57 75 95. Réalisation : Art Image Paris - 01 43 461 999. Tirage : 12 000 ex. ISSN : 1261-323X. Commission paritaire en cours. Prix de vente : 15 F. Abonnement (1 an) : 150 F-règlement à l'ordre du Centre gai et lesbien.

Ont participé à ce numéro :

Fabrice Clouzeau, Alain Deron, Catherine Deschamps, Gwen Fauchois, Elliott-Bernard Hasquenoph, Cécile Marikita, Nathalie Mège, Ana Papadopoulos et Bruno Pierret.

Le Centre gai et lesbien

Président : Philippe Labbey. Vice-présidents : Eric Guillemin et Christophe Hannequin. Secrétaire général : Olivier Dubois. Trésorier : François Nonnenmacher. Directeur : Alexis Meunier. Coordinatrice des actions sociales et de lutte contre le sida : Stéphanie Warner. Assistant administratif : Guillaume Daniel.

Responsables

Bibliothèque : Efthimios Kalos. Cafétéria : Sophie Durand. Droits des lesbiennes & des gais : Christophe Hannequin. Expositions : Franck Rezzac. Vendredi des femmes : Nathalie Millet. Merchandising et boutique : Robert Labuthie. Accueil : Sonia Guessab et Joëlle Daviet.

Drôle d'année

Drôle d'année 96, qui ne peut s'appréhender qu'en terme d'interrogations.

Année de "l'espoir" pour les traitements, qui a vu de nombreuses personnes vivant avec le VIH reprendre foi en l'avenir. Espoir et incertitudes inextricablement mêlés interrogent chacun d'entre nous et devraient au moins nous forcer à la prudence : non, "l'épidémie de sida n'est pas finie", pour reprendre le slogan de la manifestation d'Act Up-Paris ce premier décembre, mais c'est bien à partir de cet "espoir" que nous devons rester mobilisés, pour qu'il concerne le plus grand nombre, et aussi pour que les pouvoirs publics, en assurant l'accès à des traitements performants, ne pensent pas pour autant avoir réglé

par la même la question des droits des minorités, cruellement révélée par cette épidémie.

Année du "relapse" aussi, ou du moins de ses clameurs. Notre dossier de ce mois démontre cependant que la prévention est une histoire plus complexe que ne saurait le résumer un terme à la mode. Les débats que ce terme a fait naître ont permis de mettre en évidence ce que la plupart d'entre nous savions déjà sans oser parfois l'exprimer : nous ne sommes pas toujours infaillibles, sans pour autant être irresponsables ou inconscients, et il est temps de passer, en matière de stratégies de prévention, de l'injonction collective à l'écoute et à la compréhension des difficultés de chacun.

Année du CUS ? De toute évidence non,

même si le débat public s'est enfin emparé de cette question de l'égalité des droits. La société semble vouloir évoluer plus vite que les hommes politiques qui ont la charge de répondre à ses aspirations. L'année prochaine, nous ne saurions nous contenter des bonnes intentions affichées en 96 par un certain nombre de leaders politiques : il est temps de légiférer !

Ces quelques interrogations, parmi tant d'autres, sont évidemment portés par les usager(e)s et les volontaires du Centre et continueront à être au sommaire du *3 Keller*, un *3 Keller* qui dès le prochain numéro vous accompagnera dans une formule renouvelée.

Bonne Année !

Eric Lamien

Permanences juridiques du Centre gai et lesbien

Par téléphone :

tous les mardis de 20 H à 22 H au 01 43 57 46 65

Sur rendez-vous : une semaine sur deux.

S'adresser à l'accueil du Centre au 01 43 57 21 47

Les vendredis des femmes

Tous les vendredis de 20 heures à 22 heures 30,
au Centre gai et lesbien, un espace d'accueil pour les femmes .

27 décembre : Accueil, groupe de discussion.

10 janvier : Accueil, groupe de discussion.

20 décembre : Soirée cocktail.

17 janvier : Soirée cocktail.

27 décembre : Accueil, groupe de discussion.

24 janvier : Accueil, groupe de discussion.

3 janvier : Débat : "Découvrir".
(Débat de 1er novembre reporté pour cause de Cineffable.) Nous parlerons ensemble de la découverte de nos préférences sexuelles et de ses conséquences.

31 janvier : Soirée spéciale Folle semaine.





La Champmeslé

B A R

Ouvert lundi, mardi et mercredi

de 17h à 2h du matin

Jeudi, vendredi et samedi

de 17h à l'aube

Fermé le dimanche.

4, rue Chabanaï 75002 Paris

Tél. : 01 42 96 85 20

LE
AU **T**emps
Temps
RESTAURANT

NOUVEAU !

- Cuisine traditionnelle •
 - Menu complet à 95 frs •
 - Vins à partir de 50 frs •

13, rue Paul Bert 75011 Paris

TÉL. 01 43 79 63 40

M° Faïdherbe Chaligny


Le Ki Osque

*"Deux Vitrites
contre le Sida"*

INFORMATION SIDA TOXICOMANIE

Tél : 01 44 78 00 00

Ouvert du Lundi au Vendredi de 10h à 19h et le Samedi de 14h à 20h
6, rue de Dante 75005 Paris / 36, rue Geoffroy L'Asnier 75004 Paris

***Pour tous travaux
de plomberie ou chauffage***

Dépannage rapide

**Contactez Patrick
au 01 48 43 19 71**

Devis gratuits et prix sympas

L'ÉCHAPPÉE BELLE

R E S T A U R A N T

(service Midi et Soir du Mardi au Samedi)

Ouvert depuis le 20 Août

5, rue Pierre Picard - 75018 Paris TEL 01 42 54 61 21

 Anvers ou Barbès Rochechouart

Roumanie, la tentation répressive

Le Parlement roumain aurait maintenu une loi résolument homophobe si les voix de l'Europe et d'Amnesty International ne s'étaient manifestées. Toujours est-il qu'en Roumanie, vivre son homosexualité au grand jour reste un délit.

Le 10 septembre 1996, à l'occasion d'une révision du code pénal, initiée il y a déjà trois ans, les députés roumains votaient un amendement rendant passibles de prison les relations homosexuelles entre adultes consentants. En fait, ils ne faisaient que reprendre l'article 200, antérieur à la "révolution" de décembre 1989, qui avait vu l'effondrement du régime communiste. Comme dans la plupart des régimes communistes de l'Est, l'homosexualité était considérée comme un délit et réprimée. L'article 200 du code pénal roumain rend passibles de six mois à trois ans d'emprisonnement les relations homosexuelles, en privé, entre adultes consentants ; de un à cinq ans, celles commises en public ou ayant provoqué un scandale public ; de un à cinq ans d'emprisonnement, l'incitation à avoir des relations homosexuelles, la séduction dans cette intention, la création d'associa-

tions, la propagande ou toute autre forme de prosélytisme dans le même but. Le message est clair : pas de pédés ni de goudous au pays de Dracula.

Le Conseil de l'Europe se déclare "choqué et indigné"

La décision des députés de maintenir l'article résolument homophobe était non seulement scandaleuse en soi mais contraire à tous les engagements pris par la Roumanie. Vis-à-vis de la nouvelle Constitution dont elle s'est dotée en 1991 et qui la définit comme "un Etat de droit, démocratique et social, où la dignité du citoyen, ses droits et ses libertés, le libre épanouissement de la personne humaine [...] représentent des valeurs suprêmes et sont garanties". Cet article de loi est également en contradiction avec les traités internationaux que la Roumanie a ratifié depuis et qui exigent la dépénalisation totale de l'homosexualité.

Les réactions ne se sont pas fait attendre. Le Conseil de l'Europe, que la Roumanie a intégré en 1993, l'a vertement rappelée à l'ordre en se déclarant "choqué et indigné". Amnesty International a invité ses membres à enclencher des actions d'urgence pour faire pression sur les autorités roumaines pour qu'elles suppriment le premier alinéa de l'article 200, à savoir les poursuites judiciaires réservées aux relations homosexuelles, en privé, entre adultes consentants. Le 25 septembre suivant, le Parlement roumain retirait le premier alinéa de l'article mais maintenait les deux autres.

La question est donc loin d'être réglée. Le flou juridique qui entoure la notion de "scandale public" permettra toujours aux autorités roumaines de poursuivre les comportements homosexuels, en public comme en privé, comme elle l'a fait jusqu'ici avec des méthodes aussi basses que l'encouragement à la délation. Il paraît

par ailleurs invraisemblable de punir jusqu'à cinq ans d'emprisonnement une relation sexuelle commise en public. Enfin, l'interdiction de création d'association gaie et lesbienne s'oppose à un droit démocratique fondamental, qui est le droit d'association.

Des personnes sont encore emprisonnées pour homosexualité

Ce fait d'actualité jette un éclairage sur un pays rarement médiatisé. Il illustre bien la situation plus générale des pays de l'Est qui, convertis de fraîche date à la démocratie, ont du mal à se départir des habitudes répressives vis-à-vis de la communauté gaie et lesbienne. La résurgence et la forte influence sur l'opinion de l'Eglise orthodoxe, farouchement hostile à l'homosexualité, qui y voit "un fléau qui pervertit la société", n'aide pas à l'évolution des mentalités vers une plus grande tolérance. Des personnes sont toujours emprisonnées en Roumanie pour simple fait d'homosexualité. Il n'est pas exclu qu'elles aient à subir des mauvais traitements du fait de leur orientation sexuelle. Cette situation nécessite plus que jamais une pression internationale pour que cesse l'isolement et l'étouffement des gais et des les-

biennes roumains. Il est de notre devoir d'être solidaires. Car, au-delà des frontières comme au-delà de la défense de notre

propre identité sociale, c'est le droit de disposer librement de son corps qu'on bafoue, ici comme ailleurs. Elliott-Bernard Hasquenoph

Le crime de Ienel 21 ans : être gay

Le 29 octobre 1990, vers 6 h du matin, à Corod, petit village de Roumanie, Ienel, un jeune homme de 21 ans, est réveillé par des policiers. Il est accusé d'avoir, la veille au soir, contraint un homme à pratiquer une fellation dans un parc. Un témoin oculaire a confirmé ces accusations : il s'agit d'un cousin de la "victime". Celui-ci prétend avoir tout vu par une fenêtre de sa maison. Ienel, arrêté sur-le-champ, est emmené au commissariat. Après avoir signé des aveux, il est amené à un médecin qui signe un certificat attestant que sa condition physique est bonne. Reconnu coupable aux termes des paragraphes 1 et 2 de l'article 200, il est condamné à 4 ans d'emprisonnement. On l'incarcère à la prison de Galati.

Amnesty International est alerté sur le sort de Ienel. Une enquête est menée, levant le voile sur une toute autre version des faits. Venu à Corod pour assister à un mariage, Ienel aurait été suivi par un homme de 24 ans alors que, vers 2 h du matin, il rentrait de la fête. Cet

homme lui aurait proposé de l'accompagner dans un jardin ou dans un parc. Ienel a demandé à l'homme de rentrer avec lui à la maison où il résidait. L'homme a refusé et a insisté pour qu'ils aillent quelque part à l'extérieur. Or Amnesty découvre que l'homme en question aurait été arrêté antérieurement pour délit d'homosexualité. Libéré en 1988, on le soupçonne d'être depuis utilisé par la police comme indic. Par ailleurs, lors de son interrogatoire au commissariat, Ienel aurait été frappé de 7 h du matin à 20 h par les policiers afin de le contraindre à reconnaître les faits. Le médecin devant lequel il aurait été ensuite conduit l'aurait à peine examiné. En mars 1993, Ienel, toujours incarcéré, est décrit comme étant "décharné", extrêmement affaibli, sa vue s'étant extrêmement dégradée. Ienel obtient une libération conditionnelle quelque temps plus tard. Le cas de Ienel n'est pas un cas isolé. Il illustre la répression qu'ont eu à subir encore récemment les gais et les lesbiennes roumains.

E.-B.

Bisexualité : la valse des identités

Pour approcher la diversité de ce que recoupe le terme "bisexualité", une enquête, menée notamment par notre collaboratrice Catherine Deschamps, étudie les perceptions sociales et relationnelles élaborées par des "bis", à partir de leurs pratiques sexuelles.

Les "bis" sont-ils solubles dans la mode médiatique des journaux féminins à grand tirage, dans les préjugés des hétéros et des homosexuels, ou au détour de quelques rares campagnes de prévention du sida ? Non, affirment résolument Rommel Mendès-Leité, Catherine Deschamps et Bruno-Marcel Proth, les auteurs de *Bisexualité, le dernier tabou* : le terme même de bisexualité recoupe des cheminements et des modes de vie suffisamment variés pour que l'on comprenne d'emblée combien il est illusoire de vouloir définir une "identité" bisexuelle applicable à tous et à toutes. D'autant que *"telle ou telle pratique sexuelle ne correspond pas dans les faits à l'identité sexuelle qui lui est socialement assignée. Ainsi peut-on se "sentir" hétérosexuel et avoir des rapports sexuels fréquents avec des personnes du même sexe. A l'inverse, on peut être marié, avoir des enfants et une vie sexuelle active avec son épouse, et néanmoins se considérer comme homo-*

sexuel." Quand à ceux, les plus rares, qui d'eux-même se rangent dans la dite catégorie "bisexuelle", les auteurs s'interrogent fort justement sur le fait de savoir si cette *"démarche répond à une question de choix ou plutôt de besoin"* de se définir quand même, puisque notre société est avide d'étiquettes et de repères.

On s'intéresse à la bisexualité (masculine !) depuis que les bisexuels sont perçus comme vecteur de transmission du sida entre deux groupes de pratiques sexuelles (homo/hétéro). Les bis partagent en cela le triste apanage d'un fantasme de dangerosité qui désigne tour à tour des modes de vie ou des pratiques (prostitution, multipartenariat...) vécues comme attentatoires à l'intégrité d'une mystérieuse "identité hétérosexuelle" a priori forcément safe. C'est donc par le biais de la recherche dans le champ du sida que l'on s'intéresse enfin à la diversité des pratiques sexuelles et à leurs "marges" (la présente

enquête a été financée par la division sida de la DGS, ministère de la santé, par Ensemble contre le sida et par l'Agence nationale de recherche sur le sida). Pour autant, les auteurs ne se limitent évidemment pas à ce seul aspect, puisque précisément tout est encore à découvrir en ce qui concerne le vécu de la bisexualité.

Pour approcher les multiples facettes de la bisexualité, les auteurs ont réalisé une trentaine d'entretiens, avec des hommes de milieu social et d'âge divers, vivant tant à Paris qu'en province, au terme d'un "recrutement" dans le milieu associatif, par minitel ou dans leurs propres réseaux de connaissance. A ce travail d'interviews s'ajoute une mise en perspective des recherches et ouvrages disponibles sur la sexualité entre hommes (l'autre aspect de cette enquête, sur la bisexualité féminine, devrait être publié ultérieurement). Le livre alterne donc analyses et témoignages, retraçant dans sa conception même

suite page 13

L'AMOUR AU MASCULIN

3615

ILsem

BT - 1,29 F/mn

ET PAR TÉLÉPHONE AU

08 36 68 68 43 08 36 68 68 39

RC 401 097 860 2,23F/mn

L'AMOUR AU FEMININ

3615

ELsem

BT - 1,29 F/mn

ET PAR TÉLÉPHONE AU

08 36 68 66 61 08 36 68 97 79

RC 320 917 109 2,23F TTC/mn

la difficulté qu'il y a à cerner de manière théorique et univoque le sujet même de l'étude. En effet, l'orientation bisexuelle, du moins en France "ne prend pas souvent la forme d'une identité socialement revendiquée et plus rarement encore des formes communautaires [...]. Il est difficile d'établir une conceptualisation rigide de la bisexualité." Ce qui amène les auteurs à parler d'avantage de pratiques sexuelles que d'identité, puisque ces pratiques sexuelles "ne sont pas systématiquement fondatrices d'une identité sexuelle". Une approche qui tient compte de toutes les variables de cette sexualité, comme l'indiquait déjà le Dr. Klein (in *The Bisexual Option*) cité dans cet ouvrage : "La bisexualité est aussi diverse que les individus, elle change et évolue avec le temps, comprend nombre de variables sexuelles et non sexuelles, repose dans le large spectre entre les orientations exclusives des deux monosexualités". Et quand les auteurs de *Bisexualité : le dernier tabou* s'essaient, au terme de leurs entretiens à une classification typologique des bisexuels, c'est d'emblée marquer les limites de cette tentative de recouplement, puisque sont définis pas moins de huit cas de figure, du "bisexuel circonstanciel" (qui affirme faire l'amour avec des hommes

et des femmes selon les circonstances, les occasions et les situations) au "bisexuel d'une seule femme" (homme marié ou vivant en concubinage hétérosexuel, qui ne reconnaît en tout et pour tout qu'une seule aventure féminine et dit n'éprouver aucune attirance pour les autres femmes) en passant par le "bisexuel transitionnel" (homme qui a vécu une période bisexuelle ressentie comme une transition entre l'hétéro et l'homosexualité ou vice versa), etc.

Riche en enseignements sur la difficile perception de ce qu'est la bisexualité et sur la complexité des vécus qui s'y rapportent, la recherche publiée ici donne également une approche solide des difficultés de la prévention en direction des bis : les campagnes de prévention, en France, étant le plus souvent déclinées en terme identitaire, comment prendre en compte ceux qui par leur mode de vie récuse cette construction ? Il apparaît que nombre de bisexuels appliquent "une gestion différenciée des risques" suivant le sexe de leur partenaire, plus complexe que ce que l'on a l'habitude d'en dire. Si un des problèmes mis en évidence est le fait de ne pas se reconnaître dans les campagnes de prévention en direction des gais, les

auteurs se demandent également si "la stigmatisation des bisexuels, décrits comme vecteurs de la transmission du virus des "mauvais" homosexuels aux "bons" hétérosexuels n'a pas contribué au repli de certains d'entre eux derrière une identité hétérosexuelle et non plus bisexuelle. L'expression sociale d'une identité socio-sexuelle particulière, dans la mesure où elle relève d'un choix, pourrait être pour certains une forme de protection imaginaire contre le virus, indépendamment des comportements sexuels effectifs". C'est bien ces protections imaginaires, construites suivant les codes dominants en matière de prévention (et qui peuvent expliquer par exemple que certains bisexuels se protègent dans le cadre d'une relation avec un homme, mais ont une perception très atténuée du risque avec une femme) que selon les auteurs, il est urgent de déconstruire, tout en tenant compte, et ce n'est pas là la moindre des difficultés, de la grande diversité des parcours individuels et des pratiques.

Eric Lamien

Bisexualité, le dernier tabou par Rommel Mendès-Leité, Catherine Deschamps et Bruno-Marcel Proth, éditions Calmann-Lévy — 120 F.

"Relapse" : ce qui s'entend

A l'heure où l'on parle, ici et là, de la pertinence de mettre en place davantage de messages et de stratégies de prévention ciblés vers les populations les plus exposées à la transmission du VIH, et notamment vers les gais, il semblerait irréaliste de ne pas reconnaître avant tout la complexité et la diversité des facteurs qui peuvent amener une personne à prendre des risques dans une relation sexuelle.

Souvent, la personne qui s'est trouvée dans une situation de prise de risques se tourne vers Sida Info Service où elle sait qu'elle trouvera une oreille anonyme qui l'écoute dans le non-jugement et avec chaleur. L'une des richesses fondamentales de Sida Info Service est d'accueillir la parole de l'autre, de celui ou celle qui appelle le Numéro Vert. Cette parole est plurielle. Elle traduit des expériences diverses, des sentiments multiples. Elle reflète des morceaux de vies. Une des missions de Sida Info Service est de témoigner, de restituer la diversité du vécu humain livré au téléphone par les appelants.

Le texte qui suit va tenter de mettre en relief les situations de prises de risques chez les appelants masculins qui se définissent au téléphone comme homosexuels. Il est élaboré à partir d'une étude interne portant sur mille appels collectés sur le pôle de Paris-Ile-de-France-Centre entre octobre 1995

et juillet 1996. L'objectif de cette étude était de restituer ce que les appelants disent à Sida Info Service sur le relâchement dans la prévention.

Certaines études épidémiologiques et divers autres travaux scientifiques soulignent un possible regain des pratiques de pénétrations non protégées dans les communautés homosexuelles, ce qui aurait pour conséquence un accroissement des contaminations par le VIH. Le retour annoncé des pratiques à risques chez les gais est appelé maladroïtement "relapse", terme qui, en anglais, signifie "relâchement", mais qui, en français, a également un sens religieux fort puisque, selon le Petit Larousse illustré, "relaps" (sans "e") "se dit d'un chrétien retombé dans l'hérésie". Son champ d'application est large. En effet, ce terme s'applique non seulement aux individus qui après des années d'utilisation du préservatif l'abandonnent, mais aussi

aux jeunes gais qui commencent leur vie sexuelle sans se protéger.

La plus grande partie des gais de la région parisienne qui appellent Sida Info Service pour parler d'une pénétration non protégée savent qu'ils ont pu courir un risque dans la transmission du VIH. Cela révèle que l'information sur la prévention du VIH est connue. Toutefois, si la compréhension de l'information et son appropriation sont démontrées, la mise en place d'une prévention personnelle systématique ne va pas toujours de soi.

Ce qui nous est présenté par certaines autorités comme tout bonnement un "relapse", qui condamne la personne responsable à un ostracisme, cache des causes différentes. Les raisons qui amènent à "faire fi" du message normatif de la protection sont multiples. Dans le débat sur les effets et les limites de la prévention, il est essentiel de remettre le vécu de l'indi-

vidu au centre de la problématique du "relâchement". Nous ne nous attarderons pas sur l'ensemble des raisons entendues sur la ligne de Sida Info Service quant aux pratiques sexuelles à risque, mais nous nous focaliserons sur l'impact du désir sexuel dans une prise de risque, en soulignant la singularité de chaque expérience et la valeur intrinsèque de la parole de chaque individu. On sait qu'une prise de risque n'est pas toujours un acte conscient. La personne peut être amenée à subir un risque ou à se trouver dans une situation de risque malgré elle, ou du moins malgré tout ce qu'on lui a intimé de ne pas faire.

Il semble impossible de parler de "relâchement" sans parler de sexualité, car ce qui est en jeu dans la prise de risque, ce n'est pas simplement la transgression d'une norme étiquetée "santé publique", mais ce qui est vécu par la personne qui se place dans cette transgression. En d'autres termes, il y a des moments où l'utilisation

du préservatif est ressentie comme un frein trop puissant à l'épanouissement sexuel de la personne, comme un empêchement d'être soi-même. Le préservatif est vu comme l'objet extérieur, corps étranger qui s'immisce dans une relation intime où la réalisation du désir sexuel est l'objectif à atteindre. On pourrait d'ailleurs se

Lors d'une relation sexuelle entre deux (ou plusieurs) personnes, tout semble possible. C'est à cet instant que le rationnel de la prévention vient télescoper la réalisation du désir sexuel. Quand on évoque l'idée que lors d'une relation sexuelle, tout est possible, on souligne le caractère impulsif, incontrôlé, presque fou du désir.

On sait que c'est à ce moment que la personne peut se sentir le plus fragile ou le plus invulnérable. Elle s'échappe d'une réalité pour en vivre une autre; la logique dans laquelle la personne se trouvait quelques heures avant la relation n'a plus forcément la même résonance ni le même poids une fois qu'elle se trouve dans la réalisation de son plaisir. Si on admet que tout est possible

**J'aime
l'amour:
je m'emballe
toujours.**



Safe Sex: L'art d'aimer

demander si le rejet ne porte pas davantage sur la provenance et le contenu du discours, moralisateur et normatif, que sur l'objet lui-même.

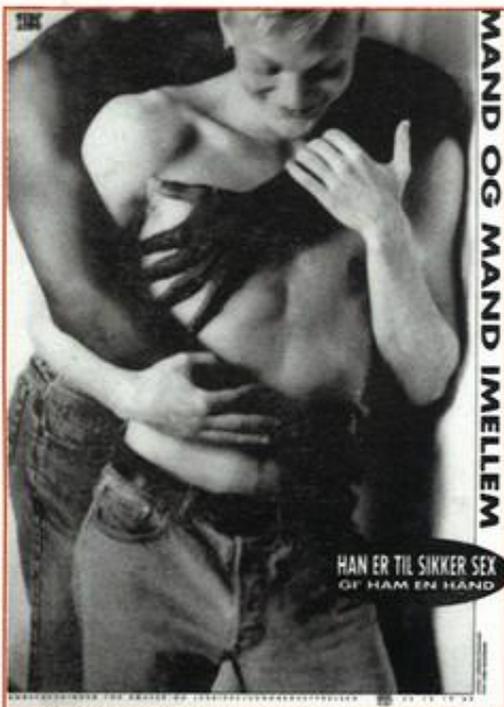
dans une relation sexuelle, alors on peut admettre qu'il est parfois possible de choisir de ne pas utiliser de préservatif. On peut arguer que c'est bien au moment

où la personne semble submergée par le désir qu'elle n'a plus les moyens de choisir, et donc certains en déduisent qu'il ne s'agit pas en définitif d'un vrai choix. Sauf qu'à suivre ce raisonnement, on en viendrait presque à nier la valeur du désir et du plaisir sexuel dans la vie d'une personne. Au risque de ne pas respecter la sexualité de l'individu, de construire des paramètres moraux qui, pour le coup, feraient bien penser à l'Inquisition et redonneraient ici tout le sens du terme "relaps". Au risque aussi de faire croire que le plaisir sexuel pourrait être dompté pour peu que la personne soit remise sur le droit chemin par ses pairs (Cf. *Têtu*, septembre 96).

Dans certains appels, les personnes revendiquent moins l'éventualité d'une contamination que la liberté d'avoir pris un risque : *"Je n'ai rien dit quand il a commencé à me pénétrer... J'ai vu qu'il n'avait pas de préservatif auparavant... Je n'ai rien dit car j'étais trop dans le trip et de toute façon j'avais envie d'être en contact*

avec son sexe, je voulais le sentir dans moi".

La réalisation du désir sexuel peut se faire sans hésitation, sur le moment. *"On a enlevé le préservatif pendant que je le pénétrais. C'est vrai, on avait commencé par se protéger... Et puis il m'a aussi pénétré sans capote. J'avais envie de*



sensations différentes, de sentir son sexe... Je crois que lui aussi avait envie de ça. C'était voulu... mais ça ne me pose pas de problème". L'appelant fait ressortir l'importance de son plaisir autant que du plaisir du partenaire lors de la relation sexuelle. Il restitue ce qu'ils avaient envie ou

besoin de vivre sur le moment. Il énonce clairement que le risque pris ne lui fut pas imposé. C'était une situation dans laquelle l'appelant s'est placé lui-même, en accord avec son partenaire, et sur laquelle il pose après coup un regard distancié. A un moment donné, quelque

chose a fait que le préservatif n'avait plus sa place dans le rapport intime entre les deux partenaires. L'objectif n'était plus de se protéger de l'autre. Il s'agissait d'être totalement dans l'autre, de s'unir. La capote est plutôt appréhendée comme une limite non seulement au plaisir, mais aussi comme une défiguration de la relation qui est en train d'être vécue. C'est l'objet qui ne permet pas "de sentir son sexe" ou qui invite par sa non-utilisation à des "sensations différentes".

Pour certains appelants, l'irruption du désir semble irrépessible. La personne peut être amenée à un sentiment d'invulnérabilité. Le message rationnel de prévention n'a alors plus de prise. *"Ça faisait longtemps que j'avais envie de lui... Je connaissais les risques, même si je ne sais*

pas s'il est séropositif ou pas. On a commencé sans... Je ne voulais pas faire autrement. Le plaisir était trop fort. On retrouve ici la difficulté de faire rentrer les théories de prévention dans un espace individuel où les préceptes généraux et rationnels de protection semblent inapplicables. La théorisation de la prévention se trouve décalée par rapport aux comportements spécifiques des individus lors d'une expérience singulière. C'est-à-dire que la personne peut se trouver dans une situation de prise de risques, tout en tentant de la restituer dans une gestion globale et personnelle de la prévention. Elle adapte donc les consignes de prévention selon ce qu'elle est en train de vivre avec le partenaire.

Dans certains cas, le non-contrôle de l'expression du désir est associé à l'instantanéité de l'acte sexuel. *"Ni l'un ni l'autre on n'a mis de préservatif... On était trop dans ce qu'on faisait... On n'a pas pris le temps de réfléchir... On était bien ensemble..."* C'est le moment présent qui compte. L'appelant ne fait pas référence à ce qui peut se passer dans l'avenir. Il semble être dans le plaisir immédiat.

Dans les appels reçus à Sida Info Service, le préservatif est le point de référence. C'est-à-dire que

même s'il n'est pas utilisé, il demeure présent. C'est à partir de son utilisation ou de sa non-utilisation que la personne qui appelle va se situer dans l'évaluation de la prise de risques et dans sa gestion d'une éventuelle contamination par le VIH. Pour certaines personnes, le préservatif matérialise l'existence du virus. Son utilisation lors du rapport sexuel renvoie à la séropositivité éventuelle du partenaire. Parler du préservatif fait entrer le virus dans l'intimité des deux individus. Il est parfois plus rassurant de faire l'impasse, de ne rien dire et de ne rien utiliser. *"Je savais que si j'en parlais ça allait tout casser... et que je n'aurais pas su comment réagir s'il avait sorti une capote à ce moment-là. Avec le recul, je me dis qu'on a passé un super moment et que ça fait longtemps que je n'avais pas été aussi bien... Oui, je crois que ça en valait la peine."* Un autre appelant résume : *"J'en ai marre d'entendre toute cette merde... J'avais envie de prendre mon pied... Comme si c'était que ça l'important."* Peut-on penser que ce témoignage n'est que la caricature de la personne irresponsable qui met non seulement sa santé en jeu, mais peut-être celle des autres ? Ou faut-il y voir l'expression de la difficulté à vivre une sexua-

lité comme la personne a envie ou besoin de la vivre, face à des préceptes de prévention qui semblent faire peu cas de la singularité des individus et de la complexité du désir. C'est comme si on s'étonnait que la sexualité soit avant tout une affaire de plaisir ! *"Je me suis laissé aller. A cet instant-là, ce qui était important, c'était mon plaisir... et je savais ce que je faisais."* L'appelant souligne qu'il est capable d'analyser ce qui a pu le conduire à prendre un risque. Il remet au centre de la problématique des pratiques sexuelles à risque la liberté individuelle. Comme d'autres appelants, il revendique la possibilité d'être en dehors de la norme de protection et de choisir délibérément de la transgresser. Dans un discours de santé publique qui prend en compte l'intérêt général, il est difficile de reconnaître que l'individu peut choisir de prendre un risque ou qu'il se trouve dans une situation où la réalité du risque est minorée, voire éliminée. Il est d'ailleurs tout aussi ardu, mais pour d'autres raisons, d'entendre cette éventualité pour des agents communautaires de prévention.

Fabrice Clouzeau
Écouteur/référent auprès
des communautés gaies
(SIS)

Sexualité, relapse et enjeux politiques

Dans quel cadre peut-on parler de relapse en France ? Qu'est-ce qui provoque cette croyance (justifiée ou non) en la recrudescence dans ce pays des pratiques non protégées ? Et quels sont les conséquences sociales et politiques du discours ambiant sur le relapse ?

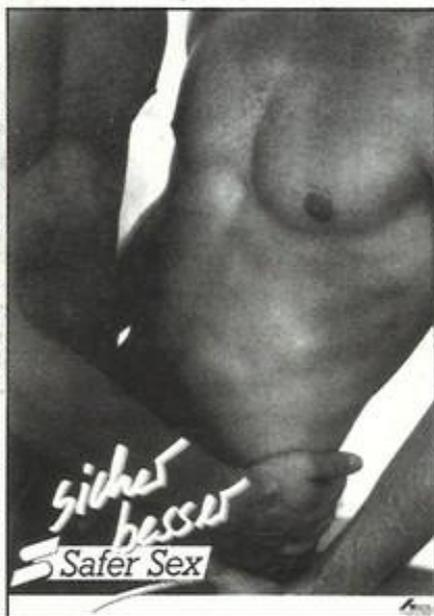
Le titre de cet article n'implique pas spécifiquement de parler de la sexualité des séropositifs. Pourtant, si l'appellation "relapse" est tellement diffusée actuellement, c'est bien en référence à la sexualité et à la gestion des risques dans un contexte épidémiologique.

Quelques remarques étymologiques tout d'abord : "relapse" est un mot américain issu du vocabulaire confessionnel, que l'on pourrait traduire en français par "rechute". N'étant pas sémiologue, je ne m'avancerai pas davantage sur ce terrain ; ce pourrait être toutefois un appel à contributions futures. Retenons pour cet article que le terme de "relapse" nous est importé en droite ligne des Etats-Unis, et que nous ne nous sommes pas même donné la peine d'en trouver un équivalent français. Le mot s'applique donc en premier lieu au contexte améri-

cain, et précisément aux régions de San Francisco et de New York. Là, effectivement, les courbes de progression des cas déclarés de séroconversion, après une période de stabilisation, se sont remises à croître en milieu gai. En France, aucune enquête, aucune statistique n'indiquent exactement l'existence d'une reprise des contaminations chez les pédés. Marie-Ange Schiltz obser-

ve, dans son dernier rapport, que les jeunes déclarent plus de pratiques à risque que leurs aînés. Contrairement à ce qui a pu être écrit dans certains articles, elle ne le traduit pas en termes de relapse : en effet, dire que les jeunes s'exposent plus au VIH, ce n'est pas affirmer qu'ils se protègent moins qu'avant, c'est plutôt considérer la jeunesse comme une période de plus grande fragilité.

Les plus âgés ont pu également traverser une phase similaire quand eux-mêmes avaient quelques années de moins. Alors, les données scientifiques en France sont-elles en retard sur les réalités — auquel cas les prochains chiffres entérineront sans doute ce qu'on entend déjà — ou, au contraire, sommes-nous face à un phénomène d'entraînement social qui consiste à "faire croire" à force de "dire" ou d'"entendre dire" ?



© Deutsche AIDS Hilfe/CRIPS

Il ne s'agit pas ici de trancher le débat : nous ne sommes pas compétents pour affirmer si oui ou non, en décembre 1996, on trouve trace de relapse effectif en France. Bien sûr, on entend ou on lit de plus en plus souvent qu'il y a une reprise des comportements à risque dans le milieu gai. Que faire de ces témoignages ?

Qu'individuellement des personnes racontent leurs expériences *unsafe* ou celles de leur entourage proche est compréhensible. Là où ça devient contestable, c'est lorsqu'on voit se développer des articles qui, explicitement ou implicitement, affirment un relapse généralisé sans plus de questionnement. On peut alors s'inquiéter de discours de plus en plus redondants, et qui finalement créeraient l'événement plutôt qu'ils ne le devanceraient. On peut également s'interroger sur les interprétations à apporter aux paroles de plus en plus fréquentes sur les "oublis" de préservatifs : doit-on d'emblée en conclure en l'existence avérée d'un relapse ? Ne peut-on pas, dans un premier

temps, y voir le signe d'une expression facilitée des prises de risque aujourd'hui ? Car il est bien clair que la transmission du VIH par voie sexuelle chez les homosexuels n'ayant jamais cessé depuis les débuts de l'épidémie, il y a toujours eu des pratiques à risque ! Par contre, peut-être est-il plus aisé actuel-



...und nicht
in den Mund
abspritzen!



lement de reconnaître qu'occasionnellement on oublie la capote ? Peut-être, avant, était-il trop "culpabilisant" d'"avouer" ses égarements de conduite ? Dans ce cas, on ne peut que se réjouir d'un discours qui, plutôt que révé-

lateur de changements de comportements, serait d'abord la traduction verbale d'une réalité effective plus ancienne. Dire cela, ce n'est pas pour autant refuser l'idée de relapse : peut-être est-il plus facile de dire, et peut-être aussi y a-t-il une reprise des contaminations. Les deux propositions ne sont pas antagonistes. La question, dans ce paragraphe, était plutôt de savoir si, en parlant d'emblée de relapse, on n'était pas dans la "surinterprétation", et si on ne sautait pas une étape.

Après avoir discuté de la pertinence du relapse, voyons les pièges embusqués derrière cette notion. Il ne s'agit plus ici de déterminer une réalité sociale. Il s'agit de comprendre les conséquences politiques d'un

phénomène dont on ne peut affirmer objectivement l'existence. Dire, écrire, que le relapse existe, c'est, d'une certaine façon, tendre le bâton pour se faire battre. Car qui s'empare de l'idée, qui l'exploite à des fins plus ou

moins acceptables ? Comment, d'un phénomène factuel, peut-on tirer des interprétations subjectives lourdes de préjugés ? Illustrons ces propos de quelques exemples explicites pour montrer combien il est facile parfois de passer des faits aux discours. N'a-t-on pas lu, dernièrement, que s'il y avait du relapse, c'était dans les backrooms qu'il avait lieu et que donc il fallait fermer ces "horribles lieux de dépravation" ? Seulement, qui nous dit que les prises de risque sont plus fréquentes sur les lieux de sexe anonyme ? Que sait-on des contaminations dans les chambres à coucher, à l'abri du regard des autres ? Est-ce vraiment dans les lieux où précisément on est face au jugement de la "communauté" que l'on va adopter une sexualité jugée non politiquement correcte ? D'autant qu'il semblerait bien que les oublis les plus fréquents de protection aient lieu dans des cadres intimes et amoureux et non lors de sexe occasionnel. De là, j'en viens à un autre des effets pervers de la profusion des discours sur le relapse : on a jugé parfois que les politiques de prévention classiques étaient devenues impuissantes à répondre aux nouvelles réalités sous-tendues par l'idée de relap-

se. Ainsi, le discours psychanalytique s'est emparé du problème, tel le prophète inattendu et incontrournable. Or que signifie l'intrusion de l'inconscient comme modèle explicatif des prises de risques ? Qu'est-ce que cette espèce d'ordalie dont nous ne serions pas maître ? Que faire de ces gens qui nous disent que nous prenons des risques parce que nous aimons la mort (symbolisée par celle de nos amis disparus) et que de toute façon, le goût du risque est inévitable, mettant à bas nos possibilités de compréhension et de rationalisation (OK, je caricature un peu) ? Ne sont-ils pas en train de nous déposséder de nos capacités à analyser, ne sont-ils pas en train de nous rejeter du côté des malades ? Attention danger ! Et puis, pourquoi se lancer dans des explications intrinsèquement invérifiables en rejetant tout mode d'explication rationaliste ? Si, en effet, il n'y a pas de contamination zéro, nous pouvons largement l'expliquer en ayant recours à des interprétations sociales, qui elles ont le mérite de ne pas nier aux individus le droit au *self-control*, même si celui-ci ne s'inscrit pas toujours dans une logique épidémiologique. Il ne s'agit pas de dire que

les apports de la psychanalyse sont nuls, il s'agit de se méfier de cette séductrice de l'inconnu qui voudrait nous faire faire l'économie d'une réflexion objective et nous dicter ses lois trop souvent sujettes à caution. Et bien d'autres choses encore...

En guise de conclusion, et pour prouver que l'interprétation sociale a sa place, examinons ce qui, dans le futur, pourrait être source de relapse. Une problématique récente et de plus en plus récurrente pourrait bien provoquer une recrudescence des prises de risque : depuis quelques temps, on entend de plus en plus souvent parler du sida comme d'une maladie non plus mortelle mais chronique. Les espoirs suscités par les trithérapies vont dans ce sens. On ne peut que se réjouir des progrès de la science. Seulement, il convient de mettre tout le monde en garde contre des emballements trop rapides : on sait peu de choses encore du degré de "supportabilité" des nouveaux traitements. Aussi, ne croyons pas encore que nous puissions faire du sida une histoire ancienne... Ce n'est pas encore l'heure des orgies décapotées !

Catherine Deschamps

LES RÉSEAUX PARISIENS LES PLUS ACTIFS !

08 36 68 67 66 réseau n°1 gays	08 36 65 70 30 annonces n°1	08 36 68 68 36 réseau travesti	08 36 68 77 80 ligne gays	08 36 65 38 38 réseau mecs
08 36 68 39 39 réseau hommes	08 36 65 30 30 travestis	08 36 68 30 30 réseau bi	08 36 68 77 90 ligne mecs	08 36 65 39 39 annonces gays
08 36 65 68 36 travestis	08 36 65 71 50 vrais hommes	08 36 65 71 51 hommes mûrs	08 36 65 71 52 à plusieurs	08 36 65 71 53 annonces blacks
08 36 65 71 54 annonces beurs	08 36 65 71 55 asiatiques	08 36 65 71 56 cuirs et motards	08 36 65 71 57 musclés	
08 36 65 71 59 annonces jeunes	08 36 65 71 60 domination	08 36 65 70 70 mecs mecs	08 36 65 30 50 mecs mariés	
08 36 65 73 70 TTBM	08 36 65 73 10 uniformes	08 36 65 72 60 éducation anglaise		
08 36 65 73 50 pompiers	08 36 65 65 34 réseau gays	08 36 65 73 90 débutants		
08 36 65 74 06 exhibs, voyeurs	08 36 65 72 80 talons aiguilles			
08 36 65 73 80 échangistes bi	08 36 65 56 78 infos réseaux			
08 36 69 60 50 boîtes aux lettres				

OSEZ LE RESEAU

083665 : 3,71 l'appel - 083668 et 083669 : 2,23 l'appel - 3615 : 1,29 l'appel. Télé Media Systemes
Ces services sont réservés à des adultes de plus de 18 ans.
Tous droits réservés. Toute réimpression est formellement interdite.

LES RÉSEAUX DE PROVINCE

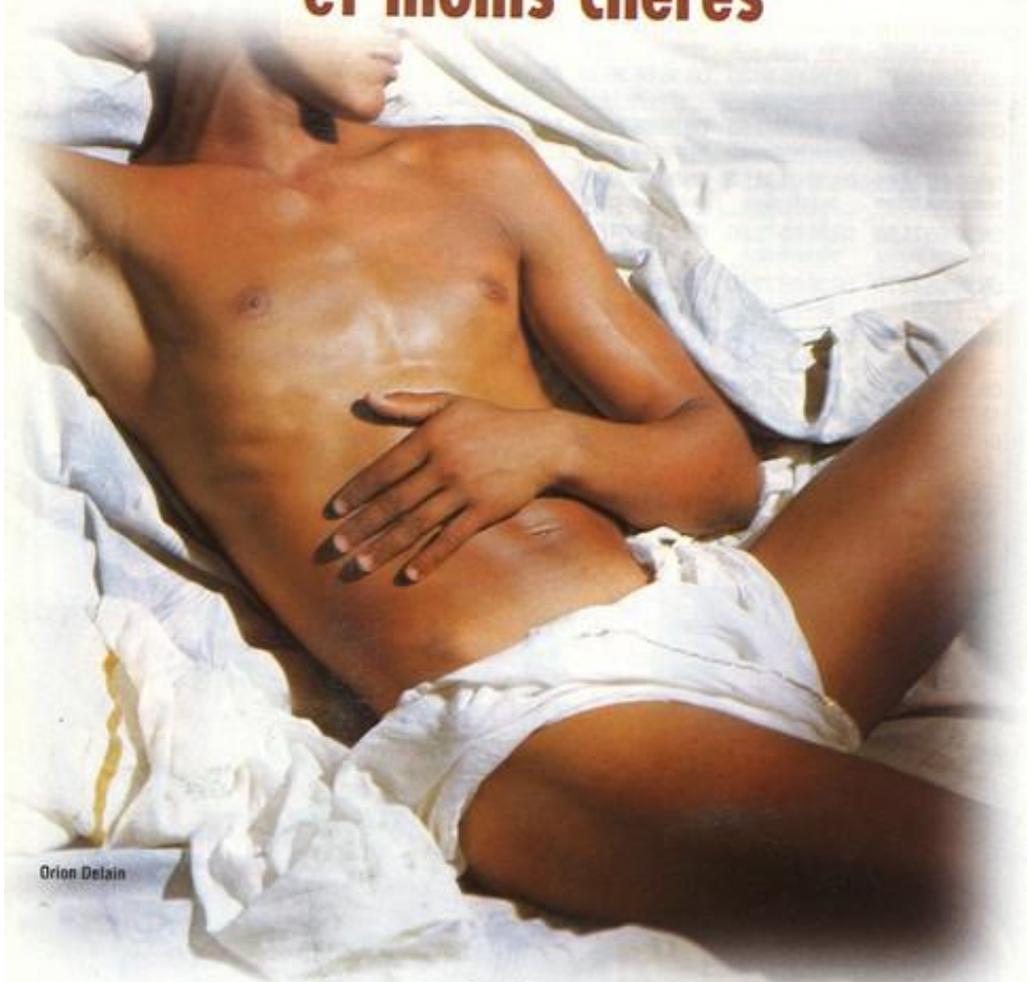
08 36 68 67 66 réseau gays	08 36 68 68 36 réseau travestis	08 36 68 39 39 réseau gay
08 36 68 77 80 ligne gays	08 36 65 77 90 ligne mecs	08 36 68 30 30 réseau bi
08 36 65 70 30 annonces gays n°1	08 36 65 71 51 hommes mûrs	08 36 65 74 06 exhibs, voyeurs
08 36 65 30 30 travestis	08 36 65 71 53 annonces blacks	08 36 69 60 50 Boîtes aux lettres
08 36 65 72 30 dominés	08 36 65 71 54 annonces beurs	08 36 65 67 89 Infos réseaux

3615 ALLOGAY

Le 1^{er} minitel gay qui parle !

N°1 en France des messageries téléphoniques

**Des heures plus douces
et moins chères**



Orion Delain

36 15
JH

AGL : 1,01F/mn, pas cher !

Et par téléphone :
08.36.67.34.34

AGL : 1,49 F/ mn, pas cher !

Comme autant de mouchoirs blancs

Deux années de permanences sociales au Centre gai et lesbien, ce sont beaucoup d'entretiens et donc une grande richesse de paroles et de témoignages.

Les bribes de témoignages qui vont suivre illustrent, au-delà de la parole, le sentiment en forme d'interrogation que j'ai toujours à l'esprit.

A savoir : pourquoi les personnes au-delà d'une demande — quand il y en a une éprouvent-elles la nécessité de me parler de leur sexualité ? Ou tout du moins ce que veut dire se protéger quand on est séropositif ?

Je pense à Pierre qui est venu pour la première fois et qui m'annonce fébrilement qu'il est amoureux d'un mec. Ce dernier est séropo depuis trois ans et lui-même, sachant cela, ne se protège plus depuis que leur couple bat de l'aile. Une forme de désespoir de circonstance, de la déprime affective dirait-on. Est-ce aussi simple ?

"Pourquoi me protégerais-je ? D'ailleurs, je ne mets plus de préservatifs avec les mecs que je rencontre... S'il est séropo, je me protège, s'il m'y invite, sinon... S'il n'est pas séropo, pas de capote entre nous."

De tels propos ne sont pas rares dans les entretiens. Soit lancés tout de go, soit distillés quand moi-même, conseiller social, j'induis (car nous sommes deux) un

questionnement pour mieux comprendre.

Pierre n'est pas le seul, c'est Paul ou Jacques. C'est Louis en pleurs, ne supportant plus sa séropositivité car elle oblige à le dire. *"Comme on est alcool ou RMiste, tatouage dont on se passerait bien"*, confie-t-il. Logique — si l'on peut dire — qui découle de cet état d'esprit : il ne rencontre que des garçons séropos *"qui, eux, au moins peuvent me comprendre"* et d'ajouter que lui et son ami ne se protègent pas ensemble.

Rappeler qu'il faut se protéger n'est pas suffisant. Surtout qu'un message global de prévention destiné au grand public ou à une catégorie de population, aussi utile soit-il, ne répond en rien à l'individu lui-même ou au "groupe" auquel il appartient.

C'est un peu le cas de l'ami de Franck qui est séropo, et qui me raconte le bonheur de tomber amoureux et de s'investir dans une nouvelle relation. Après des débuts safer, son nouvel ami refuse de se protéger à partir du moment où ils décideront de vivre ensemble. Leur relation a duré six mois, "six mois pour le convaincre". Séronégatif, cela ne lui faisait nullement

peur d'être contaminé : *"Quelle preuve d'amour embarrassante"*, me dit Franck. *"Et comment ai-je pu l'accepter ?"*

Pierre, Louis, Franck, selon le stade de la maladie et de ses contraintes, qui joue sur la façon d'être, de penser, d'aimer, de s'aimer et d'aimer l'autre, ne sont pas représentatifs de eux-mêmes, même si ces témoignages sont circonscrits dans le cadre restreint et particulier de mes entretiens, dont je sais très bien le sas de liberté qu'ils peuvent représenter. C'est aussi le lieu où les choses peuvent être dites, confidentielles et intimistes, à l'abri du monde et de ceux qui pourraient en juger, car ne correspondant pas aux "nouvelles" valeurs que le VIH a fait surgir, faisant dire à certains que ces valeurs comportementales doivent être respectées à la lettre comme autant de mouchoirs blancs, comme autant d'obligations impérieuses, sinon point de salut pour les contrevenants.

Pierre, Louis et Franck sont-ils des contrevenants ?

Bruno Pierret,
conseiller social au Centre
En vertu du secret professionnel, les prénoms des personnes ont été volontairement changés.

Inconscient, mon amour

C'est nouveau ! Le préservatif est l'instrument de mesure de la conscience. Avec le relapse, nous apprenons que certains éjaculent en conscience et d'autres pas.

On nous parle de conscience dans le préservatif et d'inconscient hors du préservatif. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Sans doute avons-nous idéalisé la prévention en pensant contrôler totalement la sexualité. Sans doute aussi avons-nous fait de la prévention une obligation. Je nous crains, donc, très moralistes lorsque nous voulons faire du préservatif un usage systématique. Un impératif qui dirait qu'il n'y a pas de bonne sexualité sans préservatif.

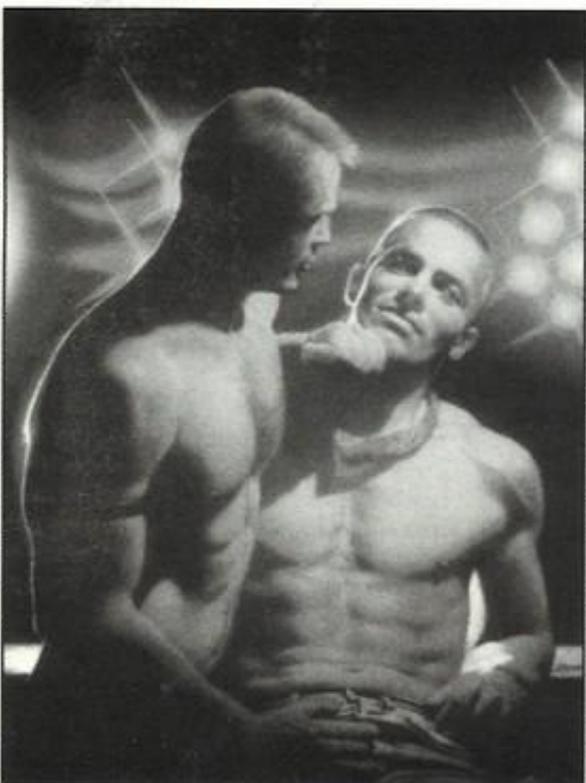
Aussi est-il peu judicieux d'envisager le relapse seulement en termes de conscient et d'inconscient, puisque l'un et l'autre renvoient à la raison. Il serait souhaitable que nous cessions de faire de l'inconscient une parole mystique. Il ne s'agit pas de nier l'inconscient, mais

simplement de dire qu'il ne saurait tout justifier.

Dans le relapse, c'est la raison qui est en danger. Car, dans la prévention, c'est avant tout elle qui nous sert à nous protéger et non pas le préservatif, qui est ce par quoi la raison se produit. Ne confondons pas la cause et l'effet. Sommes-nous donc assez fous pour mettre de la raison partout ? C'est la ques-

tion que nous devons nous poser quand nous parlons, non pas de prévention, mais de sexualité. La sexualité est-elle soluble dans la raison ? Telle est la question que nous pose le relapse. Le préservatif donne un sens à la sexualité. Mais dire qu'elle ait à tenir tout entière dans cette raison me paraît... un non-sens. Car enfin, en quoi l'acte sexuel serait-il

nécessairement un acte rationnel ? La conscience, l'inconscient, la vie, la mort, la contamination, la surcontamination sont fils et filles de raison. Ce qui dans le relapse nous apparaît, c'est la limitation de ces raisons. Qu'une majorité y adhère, c'est le rôle de la prévention. Et c'est aussi le rôle de la raison que de faire l'union de la majorité. Mais qu'une minorité n'entre pas dans le



cadre de la rationalité, voilà qui doit nous interroger sur nous-mêmes et notre sexualité. [...]

On me reprochera, certainement, de jouer sur les mots et de substituer au duo conscient/inconscient celui de la raison et de l'irrationnel. Aussi, dans le cadre de notre identité, en quoi l'inconscient serait-il plus légitime que l'irrationnel ? Pourquoi lui accorder tant de place ? Car, si l'irrationnel est loin d'être une certitude, l'inconscient l'est, en revanche, pour beaucoup. Curieux paradoxe ! [...]

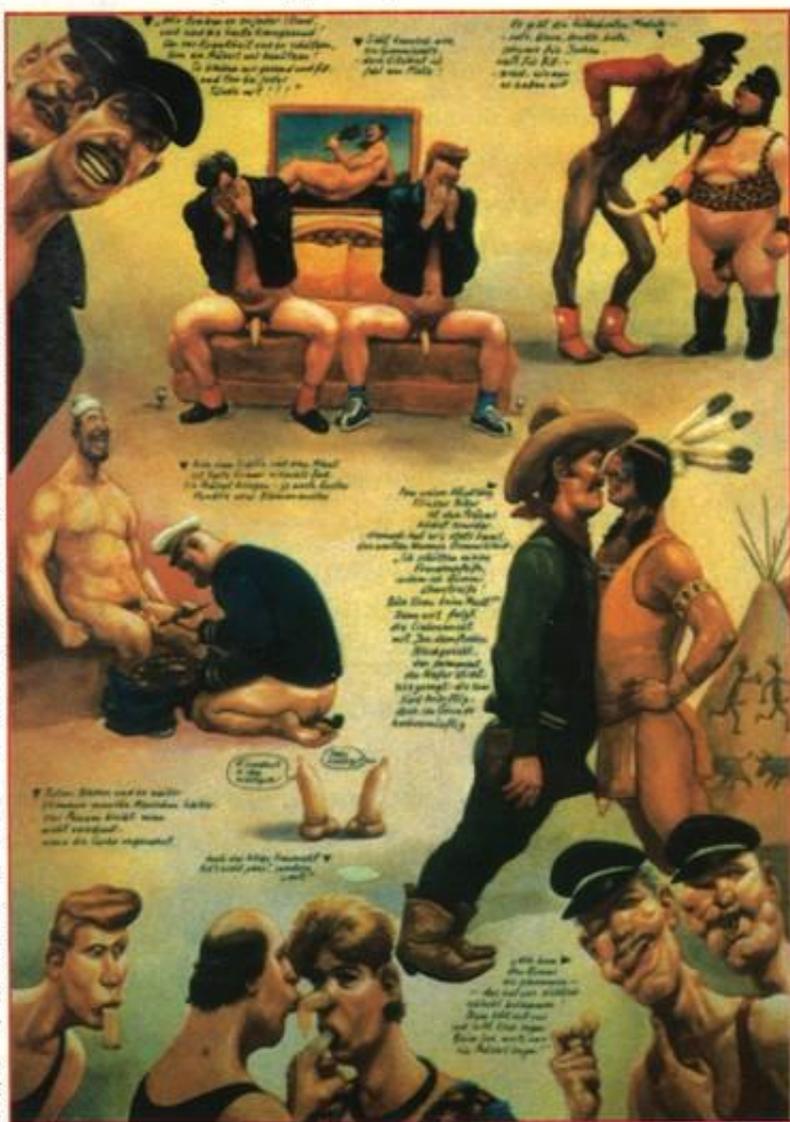
Il y a dans cet inconscient, la volonté de maîtriser et de culpabiliser, "une volonté de puissance". Car dire à quelqu'un qu'il n'est pas responsable de ses actes, c'est, implicitement, se mettre en situation de pouvoir par rapport à lui, puisque c'est prendre la

parole à sa place. Affirmer l'inconscient, c'est donc faire acte d'autorité.

Posons, effectivement, que l'inconscient soit au centre du relapse. Cela signifie-t-il que le travail sur soi en est LA parade ? Autrement dit, la psychothérapie, la psychanalyse...

sont-elles des garanties contre le relapse ? Si l'idée est séduisante, elle n'en demeure pas moins naïve et dangereuse, en prétendant faire de la psychologie, une omniscience... Et de nous, des inconscients en puissance !

Alain Deron



Parlons d'amour, même si chacun peut y mettre un sens différent. Parce que plus de la moitié des lecteurs de la presse gaie sont en couple.

Parlons aussi du sida. Parce qu'il nous concerne tous. Et qu'on ne peut pas vraiment parler d'amour sans parler de sexualité. Près de 30% de ces couples vivent avec le VIH et connaissent les difficultés de cette situation au quotidien.

Oui, on peut s'aimer en gardant espoir face à la maladie et aux traitements.

Bien qu'un espoir se dessine aujourd'hui avec les nouveaux traitements, la vie quotidienne avec le VIH reste

ponctuée par le doute, ponctuée par les angoisses et les interrogations. Le virus est là, au travers des médicaments, des traitements, du suivi médical.

Cela peut être difficile dans un couple. Mais c'est sans doute l'amour qui permet de trouver la force d'en parler, d'écouter l'autre, de lui apporter compréhension et soutien. Et même s'il peut parfois être plus fragile, c'est encore lui qui rend



Si on arrêtrait une de sexe pour



plus fort quand on est deux face à la maladie.

Oui, se protéger et protéger l'autre ne veut pas dire qu'on ne s'aime pas.

C'est vrai que ce n'est pas toujours facile. Quand on s'aime, on peut être tenté de tout oublier, de tout partager... Mais l'amour ne protège pas du virus du sida et se protéger ou protéger l'autre ne veut pas dire qu'on ne s'aime pas. Cette protection est nécessaire, particulièrement en cas de pénétration anale, que l'on soit actif ou passif. Et même si la pénétration a lieu sans éjaculation, car le frottement entre la muqueuse anale et le gland peut transmettre

seconde de parler parler d'amour ?

le virus. Bien utilisé avec un gel à base d'eau, le préservatif reste la meilleure protection contre le virus du sida (VIH) et les maladies sexuellement transmissibles (MST). Pour en parler, Ecoute Gaie au 01 44 93 01 02 et Sida Info Service au 0 800 840 800 (appel anonyme, confidentiel et gratuit).

Protégez-vous du sida. Protégez les autres.



"Le démon de minuit"



POUR EN PARLER
SIDA INFO SERVICE : 0 800 840 800
(24h/24 ANONYME, CONFIDENTIEL ET GRATUIT)

ÉCOUTE GAÏE : 01 44 930102

Chronique des décennies sida

Cette chronique est à vous. Envoyez-nous vos réactions et vos témoignages.

Touché par le virus en 1986 puis par la maladie en 1994, Thierry dit avoir vécu jusqu'à cette date dans le déni, comme si le virus n'existait pas. En 1993, il est licencié, s'enferme dans une dépression. En octobre 1994, ses CD4 descendent à 300. Il débute un traitement antiviral qu'il supporte très mal, multipliant les intolérances, les infections opportunistes.

"Quand mes CD4 sont descendus en dessous de 100, j'ai insisté auprès de mon médecin pour bénéficier de la trithérapie. En mai, nous étions encore dans l'idée de la pénurie. J'étais regonflé psychologiquement parce que j'avais réussi à bénéficier d'un traitement expérimental pour arrêter les diarrhées. Depuis, avec

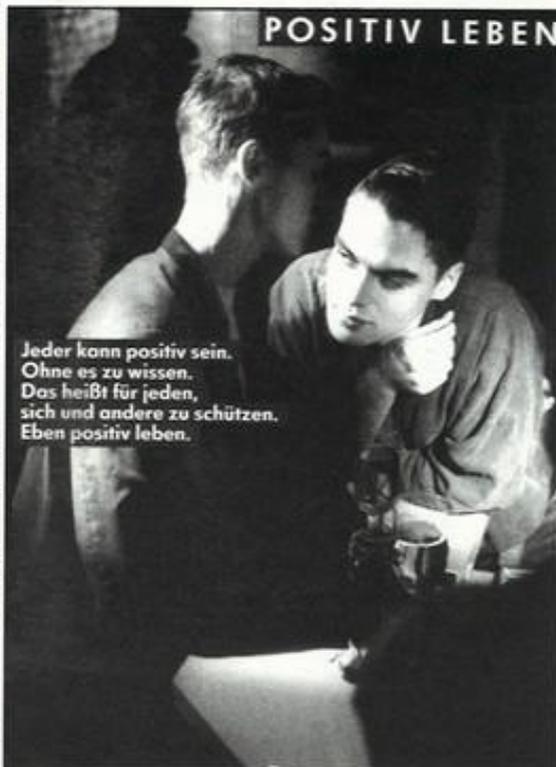
cette trithérapie, j'ai vite retrouvé mon tonus, même si je suis plus fatigable qu'avant 1994. Je ne peux plus passer de nuits blanches par exemple, mais je serais capable de travailler normalement.

Je m'étais installé dans l'idée que je ne travaillerais plus, que j'aurais profité du temps qui me restait. Le statut de malade me protège, il y a des indemnités, un vrai confort à ne pas se retrou-

ver confronté à la réalité du marché du travail. Aujourd'hui, j'ai un trou dans mon CV de trois ans dont la raison n'est pas dicible. Les employeurs ont peur de ça. C'est la même chose pour renouer une vie sentimentale. Nous, on est prêt à reprendre une vie normale, mais pas la société. Les autres nous perçoivent comme des pestiférés, trithérapies ou pas. Je ne serais pas étonné qu'avec ces bouleversements,

ces espoirs contradictoires, certains soient acculés au suicide."

Propos recueillis par
Bruno Pierret



Jeder kann positiv sein.
Ohne es zu wissen.
Das heißt für jeden,
sich und andere zu schützen.
Eben positiv leben.

36.15 GAY

Tant qu'il y aura des hommes...



ACCES DIRECT AU 36.25.00.24



Comme chaque année, le SNEG lance un nouveau support de présentation au moment des fêtes de Noël. C'est Mike & Savério Confusione qui ont réalisé ce Père Noël décidément très sexy !

Elle sera longue, **1997**
peut-être dure, mais nous
la souhaitons bonne...

C
M
Y
K

1997
BONNE ANNÉE 97

Art Image (P.A.O. - Multimédia)
met en forme toute votre
communication visuelle, contactez-nous.



14bis, rue de la Voûte - 75012 Paris
tél. : 0143 461 999 fax : 0143 467 223

Le phallus fait son cinéma

Le festival des films lesbiens qui se déroule chaque automne au Kremlin-Bicêtre est tout autant un lieu de rencontres et d'échanges qu'un festival de films.

Le débat sur la sexualité y est devenu un classique et il est bien rare que la salle du quatrième étage puisse accueillir toutes les lesbiennes qui s'y pressent. Cette année, Jennifer Gau et Véronique Sourisseau, très actives par ailleurs dans l'équipe du festival, ont eu l'idée pratique et pédagogique de monter un stand où l'on pouvait voir, toucher, comparer et acheter des jouets sexuels qu'elles avaient fait venir d'un sex-shop pour femmes de Boston. Le moins que l'on puisse dire c'est que ces préliminaires à un débat annoncé consa-

cré aux objets et pratiques sexuelles ne fut pas du goût de tout le monde.

Dès le second jour du festival, des flyers antigodes signés SCUM associées (du nom du manifeste de Valérie Solanas) faisaient leur apparition dans les toilettes et sur les tables du hall d'entrée. Ils stigmatisaient le retour du pénis (*Made in USA*) et par la même occasion les pratiques sexuelles et le jeu de la lesbienne post-moderne: le SM, les drag-kings, la lesbienne lipstick...

De discussions en confusions que le débat prévu le samedi n'allait pas suffire à dissiper, l'on pouvait se demander si la guerre du sexe qui a fait rage dans les rangs féministes et lesbiens dans les années 80 aux Etats-Unis et en Grande Bretagne n'allait pas éclater au centre culturel André Malraux. Car le débat et les manifestations adja-

centes que la fameuse table a pu déclencher — à y regarder de plus près, l'on aurait d'ailleurs vu qu'elle était couverte de divers jouets sexuels très peu pénistiques — ont fait ressortir toute la dimension politique de la sexualité lesbienne. Plus que le gode, c'est le phallus synonyme de pouvoir et de violence qui a fait son cinéma. Il est clair que tout le monde n'a pas vu le même film et que les lesbiennes féministes radicales essentialistes ont eu du mal à imposer leur scénario.



Ceci n'est pas un lapin...



... ceci n'est pas un pénis...

Selon elles, les godes ne pouvaient que renvoyer à la femme objet, à des

années de domination masculine, voire au viol ou à l'inceste et donc à des relations sexuelles ou de pouvoir fondamentalement inégales. Les organisatrices ont donc été accusées de propager une mauvaise image de la lesbienne et de favoriser la reproduction de schémas de domination hétérosexistes. Les festivalières furent sommées de ne pas distinguer entre l'objet réel et le symbole (le pénis et le gode) ou entre l'objet et l'usage qui en est fait. Elles n'avaient qu'à se consoler dans les bras de la femme idéale, chantre d'une sexualité féminine faite de douceur, de tendresse et d'homosensualisme clitoridien... Ce qui va exactement, soit dit en passant, dans le sens des valeurs féminines stéréotypées contre lesquelles se sont battues... les féministes. Mais voilà qui n'empêche pas les lesbiennes essentialistes de faire comme s'il fallait ramener dans le droit chemin les jeunes gouines dépolitisées qui ne penseraient qu'au sexe, au plaisir et à se foutre des godes dans le froc. C'est qu'il est sans doute plus gratifiant d'invoquer une différence de génération pour expliquer les errements de la lesbienne post-

moderne que de prendre en compte l'évolution qu'a connue l'identité lesbienne à partir du moment où elle n'a plus été aussi dépendante d'un féminisme défensif qui avait fait du lesbianisme une simple stratégie politico-sexuelle (le féminisme comme théorie, le lesbianisme comme pratique). C'est qu'il est sans doute plus facile de faire comme si la nouvelle pornographie qui se développe dans la communauté lesbienne anglo-saxonne ne s'enracinait pas justement dans une culture féministe qui a déconstruit les codes d'un cinéma entièrement dédié au point de vue masculin objectivant.



Le débat du samedi aura contribué à écorner pas mal de clichés : un couple de femmes qui avait passé la quarantaine a raconté pourquoi le gode

faisait partie de leurs pratiques sexuelles ; une volontaire de Cinéffable a courageusement témoigné des abus sexuels dont elle avait été la victime tout en pointant la différence qui existe entre un gode et un pénis violent. D'autres ont dit comment le gode était un symbole qu'elles s'étaient réapproprié, un objet dont elles disposaient à leur guise dans le cadre de relations sexuelles qui n'ont rien à voir avec des situations d'oppression. D'autres encore ont reproché à celles qui ont voulu lutter contre le pouvoir patriarcal de lui avoir donné un fondement biologique, de s'être comportées comme si le pouvoir et l'abus de pouvoir étaient exclusivement mâles et hétérosexuels, ce qui conduit à faire l'impasse sur les dynamiques de pouvoir entre femmes, qu'elles soient sexuelles ou non. D'autres enfin ont rappelé que les relations sadomasochistes consentuelles sont aux antipodes des relations de pouvoir qui s'exercent au détriment de l'une des partenaires. Bref, il va falloir réécrire le scénario de la miniproduction franco-française : *Le Pénis le retour II*.

Ana Papadopoulou

"Noire et fière"

Autre débat durant le festival des films lesbiens : le racisme dans notre communauté.

En mars 1995, gais, lesbiennes et transgenres, principalement issus de la communauté afro-américaine (mais aussi d'autres communautés telles que des latino-américains, des natifs amérindiens et africains, des métis, des nord-africains, etc.), se rencontraient à New York pour une conférence riche en débats : Black Nation, Queer Nation. Principalement axée sur la construction des identités "black" et "queer", y intervenaient des militants, des chercheurs universitaires, des artistes, tous engagés dans la communauté gaie et lesbienne. Shari Frilot a eu la bonne idée de balader sa caméra entre les interventions des plus activistes et de saisir des bribes de conversations inattendues et d'en faire un petit film, *Black Nation, Queer Nation*. Sous ses aspects économiques, sociaux et politiques évidemment, mais aussi à travers une expression poétique et en reconsidérant le spiritualisme (toujours éradiqué, conception cartésienne des sciences sociales oblige), les spécificités des queers de couleur se confrontaient

au monde uniforme des gais blancs.

L'image convenue du gai américain est celle de ce beau mec, baraqué, séduisant, *middle class* et blanc. Celle des Noirs est traditionnellement associée à la marginalité : les gros titres de la presse se répètent sinistrement, les Noirs américains représentent une écrasante majorité de la population carcérale et des personnes atteintes par le VIH ; bref, ils sont frappés de tous les maux. Et lorsqu'on parle dans la presse gaie de la communauté noire, elle apparaît comme encore plus victime que toute autre de la violence, véritablement décimée par le sida. Il n'y a alors rien de plus atroce qu'être homo et black.

Par ailleurs, les leaders charismatiques du mouvement noir, Louis Farakan en tête (qui a réussi à faire marcher un million d'hommes noirs à Washington il y a un an) sont foncièrement homophobes. Son organisation est on ne peut plus réactionnaire : il renverrait bien les femmes aux fourneaux et condamne catégoriquement l'homosexualité.

Quant au rappeur Bujun Banton, il appelle dans *Boom Bye Bye in a Booty Boy Head* à la ratonnade anti-pédé.

Difficile de ne pas voir en tout homme noir un ennemi, voire un meurtrier potentiel, lorsqu'on est gai. Et bien sûr les premières victimes de l'homophobie exacerbée dans la communauté noire et du racisme dans la communauté homosexuelle sont les queers de couleur.

La conférence *Black Nation, Queer Nation* ouvre les perspectives d'autres discours, de représentations non-discriminantes, sans nier les réalités propres à chacun des groupes sociaux mis en cause. Ironiser sur les américains et le politicaly correct, considérer ces débats comme tordus ou de bonne rigolade entre intellectuels en mal de sensations est la meilleure façon d'évacuer des questions qui se posent ici de plus en plus urgemment. Dans notre beau pays, quelle est la place accordée aux homos d'origine africaine, asiatique, arabe ? Y-a-t'il des porte-paroles associatifs gais de couleurs ? Quel magazine affiche des

Blacks dans ses pages autrement que comme objet érotique ? Le racisme dans les établissements gais existe, combien de gais beurs se sont vu refuser l'entrée d'une boîte parce qu'ils "n'ont pas le look" ?

Le festival de films lesbiens proposait juste après la projection un débat sur les lesbiennes noires en France. "La première chose qu'elle m'a demandé c'était de quelle origine je suis", racontait une femme de l'assistance. Elle a toujours vécu en France, est de nationalité française et n'a pas de lien avec sa culture d'origine. Elle disait en avoir marre

d'être perçue dans ses rencontres comme l'exotisme incarné. Le racisme n'est pas seulement un ensemble d'attitudes, de paroles discriminatoires ou violentes à l'encontre des personnes de couleurs. Un comportement raciste peut aussi être cette fantasmagorie entretenue, constituée d'a priori et de lieux communs : les mecs blacks en ont une grosse, les filles blacks dansent mieux, elles ont ça dans la peau...

"Mais toi c'est pas pareil, t'es pas vraiment black", lui avait-on dit, se souvenait une autre femme, d'origine antillaise. Nier les différences cul-

turelles et leurs richesses n'est pas non plus une solution. Hiérarchiser en fonction du blanc, des plus ou moins blancs, des plus ou moins occidentaux, n'est en fin de compte qu'une réaction ethnocentriste.

Le débat lancé, de nombreuses prises de parole alimentaient la justesse des propos du film et démontraient la nécessité de trouver un espace de réflexion pour les queers de couleur. La complexité des points de vue ne devrait pas désarmer les initiatrices de ce débat.

Cécile Marikita

Les femmes à la vidéothèque

Ni bobonnes, ni pin-ups, les femmes dans le cinéma ne sont pas cantonnées aux simples rôles de plantes vertes, jolies dans le décor et dignement silencieuses.

Le parti pris de montrer des visages (et des corps, et le reste...) combattifs, actifs — occasion rare dans le cinéma commercial — lors de prochains mois de bon plaisir. La vidéothèque de Paris, du 8 janvier au 15 février, propose un programme de films retraçant l'histoire des femmes à travers le monde.

L'actualité brûlante des Algériennes (*Algériennes 30 ans après, La moitié du ciel d'Allah*) croise la destinée des Indiennes (*La grande ville*), les cultures d'Asie (*Le fleuve d'équinoxe*). Les femmes ne passent pas inaperçues dans *Gazon rouge* et *La conquière et le Co*. Des personnages insolites de personnalités hors du

commun (*Jules et Jim, Une femme sous influence, Lady Bird*) ou vrai rebelle (*Sans toit, ni loi*), jusqu'à la lutte organisée et à une vision plus militante (*Histoire d'A, L'une chante, l'autre pas*), les films proposés abordent de multiples réalités des femmes.

C.M.

Vidéothèque de Paris, Porte St Eustache, Paris 1er, tél. : 01 44 76 63 45.

L'œuvre au noir

Sandra Scoppettone est auteure de polars et de romans pour la jeunesse, et cofondatrice de Sisters in Crime, association mixte qui promeut le polar au féminin.

Signe particulier : lesbienne et sans complexes, au point d'en avoir fait l'une des caractéristiques de sa détective privée Lauren Laurano. Interview.

— *Vos polars sont très ancrés dans la ville de New York et plaisent pourtant énormément au public français. À quoi l'attribuez-vous ?*

Les Lauren Laurano sont très new-yorkais, c'est vrai, à l'image de mon expérience propre - et même très américains, puisque je n'ai jamais vécu ailleurs qu'aux Etats-Unis. Mais c'est peut-être leur caractère urbain qui les rend universels. Les reparties "musclées" sont le signe de ce type d'univers, et elles abondent dans mes romans — même si elles ne sont pas toujours reliées directement à l'intrigue. Et je crois que cette réalité-là est la même partout. Par exemple, ici (le café-librairie *La Fourmi ailée*, à Saint-Michel, NDLR), il n'y a pas deux minutes, un type est entré pour demander de l'argent — je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais il semblait très agres-

sif ! C'est tout de même assez étonnant.

— *Pourquoi avoir choisi un personnage féminin pour les premiers polars publiés sous votre nom ?*

C'était très important pour moi. Pendant des décennies, les auteurs hommes ont mis en scène des personnages masculins desquels toute émotion était bannie, et pour qui l'action prédominait. Au mieux, on entendait mentionner une ex-femme... mais les relations avec les autres ne les intéressaient pas — c'est d'ailleurs aussi le cas pour la majorité des auteures de polars. Pour Lauren, c'est très différent. Le plus drôle, c'est que Lauren et Kip sont presque le seul couple "marié" de toute la littérature policière !

— *Et pourquoi avoir choisi un pseudonyme masculin pour vos tous premiers polars ?*

Parce que la voix de narration qui m'est venue - si, si, j'entends des voix (rires) — était celle d'un homme, qui parlait à la première personne. L'inverse est

bien admis, même si c'est souvent mal fait, mais je pensais que dans ce sens, cela déconcerterait les lecteurs. Maintenant que les *Jack Early* sont republiés sous mon vrai nom aux Etats-Unis, j'aimerais rencontrer des personnes qui les ont lus dans cette dernière version, pour savoir si ça change quelque chose pour eux.

— *Vos intrigues ont toujours à voir avec des secrets de famille. Votre expérience personnelle a-t-elle joué dans cela ?*

Tout à fait. Je suis fille unique, et je me souviens que j'adorais écouter sous la table, lors des dîners de famille ! J'imagine que j'ai pris des notes sans m'en rendre compte... Et quant à mon expérience intime, j'ai souvent centré mes romans sur des histoires d'inceste, or j'ai moi-même été victime d'un inceste entre 2 et 8/10 ans.

— *Souhaitez-vous le mentionner dans l'interview ?*

Cela ne me pose pas de problème. Après tout, ce n'est pas moi qui ai fait quelque chose de mal !

suite page 39

C'était mon grand-père - un homme "respectable", avocat en vue, pas le genre de bourreau d'enfant ivrogne, issu d'une classe défavorisée que l'on dépeint toujours. Je ne peux pas imaginer que mes parents aient été au courant... Quoi qu'il en soit, j'avais occulté cela inconsciemment, et je l'ai redécouvert récemment, mais c'était ressorti dans mes romans précédents. Y compris quand, dans le second Lauren Laurano, Lauren déchante progressivement au sujet de sa meilleure amie. Cela relève du même processus. La réalité n'est pas ce qu'on croit.

— *Est-ce la raison pour laquelle Kip, la compagne de Lauren depuis 14 ans, est une analyste ?*

Oui et non. Je voulais au départ avoir un personnage capable de seconder Lauren dans ses enquêtes. Par la suite, nous... j'ai décidé que c'était trop facile. J'ai donc choisi pour Kip une profession dans laquelle j'ai beaucoup d'amis. En dehors des écrivains, des libraires et des thérapeutes, je connais très peu de monde ! Le monde de l'entreprise m'est totalement étranger. Je ne vois pas ce qu'on peut en tirer littérairement, à part de la satire...

— *Pourquoi avoir choisi un genre dans lequel la vio-*

lence est le point de départ de l'intrigue ?

Une forme de colère suite à mon vécu, j'imagine. C'est une bonne manière d'évacuer les choses. La violence est moins présente, cependant, dans mes romans pour adolescents.

— *Y avait-il un message précis derrière votre choix d'un personnage de lesbienne ?*

Je ne l'ai pas fait pour des raisons politiques ou par devoir envers "la cause". Ça s'est juste fait comme cela. Mais j'en suis très satisfaite. Lauren est quel-

qu'un comme tout le monde !

Propos recueillis par
Nathalie Mège

Ouvrages de Sandra Scoppettone parus en français (Fleuve Noir) :

Tout ce qui est à toi
Je te quitterai toujours
Toi, ma douce introuvable

1 Publiés sous son nom au Fleuve Noir et sous le pseudonyme de Jack Early en Série Noire.

2 La compagne de Sandra, Linda Crawford (mentionnée comme telle sur les quatrièmes de couverture), est aussi écrivain.



Sandra Scoppettone

© Imeli Jung

Au fil des pages

Cet automne, le roman policier se conjugue sur le mode lesbien.

Deux romans viennent de paraître, *Elles sont pas croyables!* de la Française Emma Christa et *Toi, ma douce introuvable*, troisième volet de la série entreprise par l'Américaine Sandra Scoppettone, et chaque fois, l'héroïne est lesbienne. Ici s'arrête la convergence.

Lauren Lorano, l'héroïne de Sandra Scoppettone, est détective et lesbienne et se définit comme telle : "je suis gouine et flic", même si l'appellation de "gouine" ne la satisfait pas ; d'ailleurs aucune ne lui convient.

La quarantaine, travaillée par les effets de l'âge, elle entreprend une comptabilité de ses cheveux blancs et se plie difficilement aux impératifs de son régime. Elle assume sa sexualité avec l'aide de Kip, sa compagne de 14 ans, et trouve son équilibre dans cette relation de couple. Elles sont propriétaires d'une maison à New York, leurs copines lesbiennes sont libraires. Lorano enquête dans la ville et ses environs, apprend à surfer sur le Net, s'insurge contre l'inaction de George Bush, soutient plutôt Clinton. Bref, on navigue dans l'univers familier de la bourgeoisie homosexuelle new-yorkaise.

Bref, Scoppettone s'inscrit dans la droite ligne du polar moderne, qui non content de nous distraire s'enrichit d'incursions dans le registre de la critique sociale (cf. interview page 36).

La démarche d'Emma Christa est une peu différente. Éditée par la Baleine, qui nous livre régulièrement des épisodes du "Poulpe", on a l'impression qu'elle s'est amusée avec le genre. Il faut lire avec humour ce qui s'apparente presque à un pastiche. L'écriture est parfois parodique et l'intrigue policière ici n'est que prétexte à la description d'un milieu, lesbien en l'occurrence.

On trouve ici une héroïne célibataire qui se satisferait de rencontrer l'âme sœur

mais ne s'y attarde pas plus que ça. Ici la sexualité est assumée et c'est sans doute là le point le plus important du roman. Les rencontres sont multiples, éventuellement transversales et éphémères. Et même si les scènes de baise ne sont pas d'une redoutable précision érotique et laissent à la lectrice le soin de développer son imagination, elles sont bien réelles. Les lesbiennes ont donc une sexualité. Pour une fois, il ne s'agit pas de deviner à travers une mignonne éclipse poétique qu'on nous suggère un intermède sexuel. Il ne s'agit pas seulement d'amour : "il n'y avait pas que la tendresse qui dégoulinait de notre corps". Avec Emma Christa, on sort de l'affect pour entamer une cartographie du désir.

Si Emma Christa a choisi délibérément de nous promener dans une ville imaginaire, on a peu de mal à s'y repérer. La ville et ses actrices sont résolument modernes. Elles dansent et se réjouissent de la Gay Pride, draguent dans les bars, qu'ils soient branchés, techno ou plutôt adeptes de "Mère Nature". Ses filles sont multiples, elles ont le crâne rasé, les Doc's et le bombers, visitent les squatts ou au contraire sortent du conservatoire avec le look d'Ophélie ; qu'importe, elles sont séduisantes, se rencontrent, se baisent, voire s'échangent.

Deux polars, deux auteurs, deux lesbiennes, mais des romans, des écritures et des univers bien différents. Deux romans qui contribuent à la visibilité des lesbiennes, qui jouent sur une sensibilité commune mais nous rappellent aussi notre diversité. Peu à peu, la culture lesbienne s'enrichit, passant de l'appropriation à la création. Pourvu que les initiatives se multiplient.

Gwen Fauchois

Emma Christa, Elles sont pas croyables!, Éditions Baleine, Collection Canaille Revolver, 177 p., 47 F.

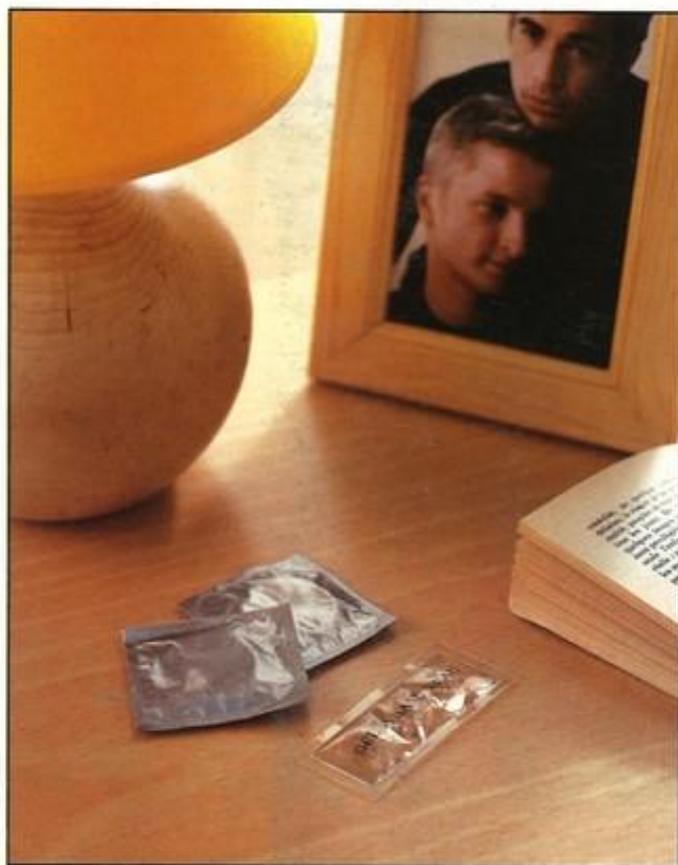


36 68 32 32

Le plus court Code 2021
chemin pour le plaisir...

3615 BC

Pourquoi ça bloque quand



Dans les couples gay, la prévention du VIH s'impose aussi, mais comme ailleurs, des difficultés peuvent apparaître. Après quinze ans de combats contre le sida, de nouvelles situations de prises de risques émergent. De nombreux lecteurs nous ont fait part de leurs témoignages. Parmi ceux-ci,

ceux de Simon, 24 ans et Noël, 32 ans, ils se sont rencontrés il y a 2 ans à Bordeaux. Ils ont accepté d'en parler avec nous en toute franchise. Nous leur avons demandé de retranscrire sur le papier leurs émotions, leurs sentiments et leurs pensées immédiatement après cet incident. Ils nous en ont fait part avec une très grande spontanéité, avec lucidité et clairvoyance. C'est parce que d'autres couples, nombreux, sont confrontés à ce type d'expérience que nous nous en faisons l'écho aujourd'hui dans cette rubrique.

on parle de l'essentiel ?

Simon

« Quand ça a été fini, je suis allé dans la salle de bains. Je n'étais pas très fier, je me suis demandé ce qui m'avait pris... Je me suis précipité sous la douche, comme si ça avait pu me nettoyer de ce qui venait d'arriver... Je me suis vraiment senti nul. J'ai toujours fait gaffe avec lui et puis là, tout était peut-être sur le point de basculer... J'avais trop bu, pris du poppers, j'avais envie de lui comme un dingue, envie d'être à lui complètement... Comment j'ai pu me laisser aller à ce point ? Pourtant les capotes, c'est pas ça qui manquait à la maison ce soir là... Il y en avait plein la table de nuit ! Mais vraiment, à quoi j'ai pu penser ? Il m'avait dit qu'il était négatif, mais je savais bien qu'il n'avait pas toujours été fidèle... Je n'aurais pas dû l'allumer... Comment j'ai pu trouver du plaisir à ça ? Vraiment, j'ai complètement déraillé... Si seulement tout ça n'était qu'un mauvais rêve, si seulement on pouvait s'aimer, sans toujours penser à la même chose à chaque fois... C'est vrai qu'il y en a marre du sida, marre de toujours mettre des capotes, marre de voir les copains qui sont malades... J'ai déliré dans ma tête pendant un bon quart d'heure, je ne savais pas où me mettre... Lui non plus d'ailleurs... J'ai pensé que si on avait dérapé cette fois-ci, c'était un accident, mais qu'il fallait absolument qu'on en parle... »

Noël

« Je suis resté sur mon lit à me prendre la tête. Je me répétais sans cesse : "Qu'est-ce qui m'a pris ? Je n'aurais pas dû l'écouter..." J'ai vraiment pas compris pourquoi il m'a poussé à le baiser sans capote... Je me suis dit que je déconnais complètement, que c'était vraiment pas moi, que je perdais la boule... J'ai essayé de me dire que c'était lui qui m'avait tenté et que mon dernier test était négatif. Mais quand même, je me suis fait des frayeurs... Je me suis rassuré en pensant que s'il l'avait voulu, c'est parce qu'il était sûr d'être négatif et qu'il savait bien qu'il ne pouvait pas me contaminer... Enfin, j'ai vraiment vu le doute s'installer en moi, j'étais vraiment mal à l'aise... Comme on se connaît depuis longtemps, je me suis demandé s'il m'aurait dit qu'il était séropositif... Je n'ai pas osé lui en parler tout de suite... Il n'a jamais parlé facilement de ces choses là... Moi non plus d'ailleurs... C'est bien plus facile de s'en foutre et de ne rien dire, jusqu'au jour où... Il faudrait que je refasse un test avec lui dans trois mois, pour savoir vraiment où on en est... On finit par plus savoir jusqu'où il faut se protéger et c'est comme ça qu'on déconne... C'est vrai que c'est pas si simple de rester négatif... Faut vraiment rester vigilant. Reste à lui en parler... »

COMMUNIQUE

Tom of Finland : sa vie, son œuvre

"Un corps masculin dénudé est bien sûr très beau, mais en l'affublant de cuir ou en lui mettant un uniforme... Ah ! Il est plus beau, il devient sexy !".
Tel est l'univers de Tom of Finland...

Qui n'a jamais rêvé de découvrir les origines de l'érotisme de Tom of Finland ? Qui n'a pas fantasmé sur ces uniformes cuirs, sur les sexes énormes de ces mâles virils, musclés, au regard angélique ? Du biker au matelot, du G.I. à l'homme d'affaires, le monde de Tom of Finland s'offre à vous et à tous vos désirs...

A travers la biographie de Tom of Finland, ce sont quelque 60 années d'éro-

tisme qui traversent le monde. Ces "petits dessins dégoûtants" se vendent, s'échangent par dizaines... Et ce, depuis le début, d'abord sous le manteau et maintenant dans les galeries d'art.

De la Finlande aux Etats-Unis, du policier au militaire, ce livre retrace toute une partie du fantasme homosexuel sur le dress code, l'amour insolite et la punition...

En suivant l'itinéraire du dessinateur, c'est la naissance même de l'homosexualité moderne en Europe et aux Etats-Unis que le lecteur découvre, au travers de la reconstitution historique des lieux de drague, des commerces, des mouvements sociaux... Ce sont plus de 100 illustrations, des plus connues

aux plus inédites, agrémentées de commentaires, d'extraits d'interviews, de photos qui égayent cet ouvrage sur la sexualité de Tooka, alias Tom of Finland, et qui permettent de mieux comprendre et ainsi de mieux apprécier ses héros de cuirs et de sexe.

Ce livre est le complément indispensable des rétrospectives I et II, de la série des Kake(s).

"Je savais qui était le patron : mon pénis. Peu importait que j'aime une idée ou, plus tard, la somme d'argent qu'on me promettait. Si ma bite ne se mettait pas au garde-à-vous pendant que je travaillais, je ne parvenais pas à faire fonctionner mon illustration... Une bite en érection ne connaît pas de frontières..."

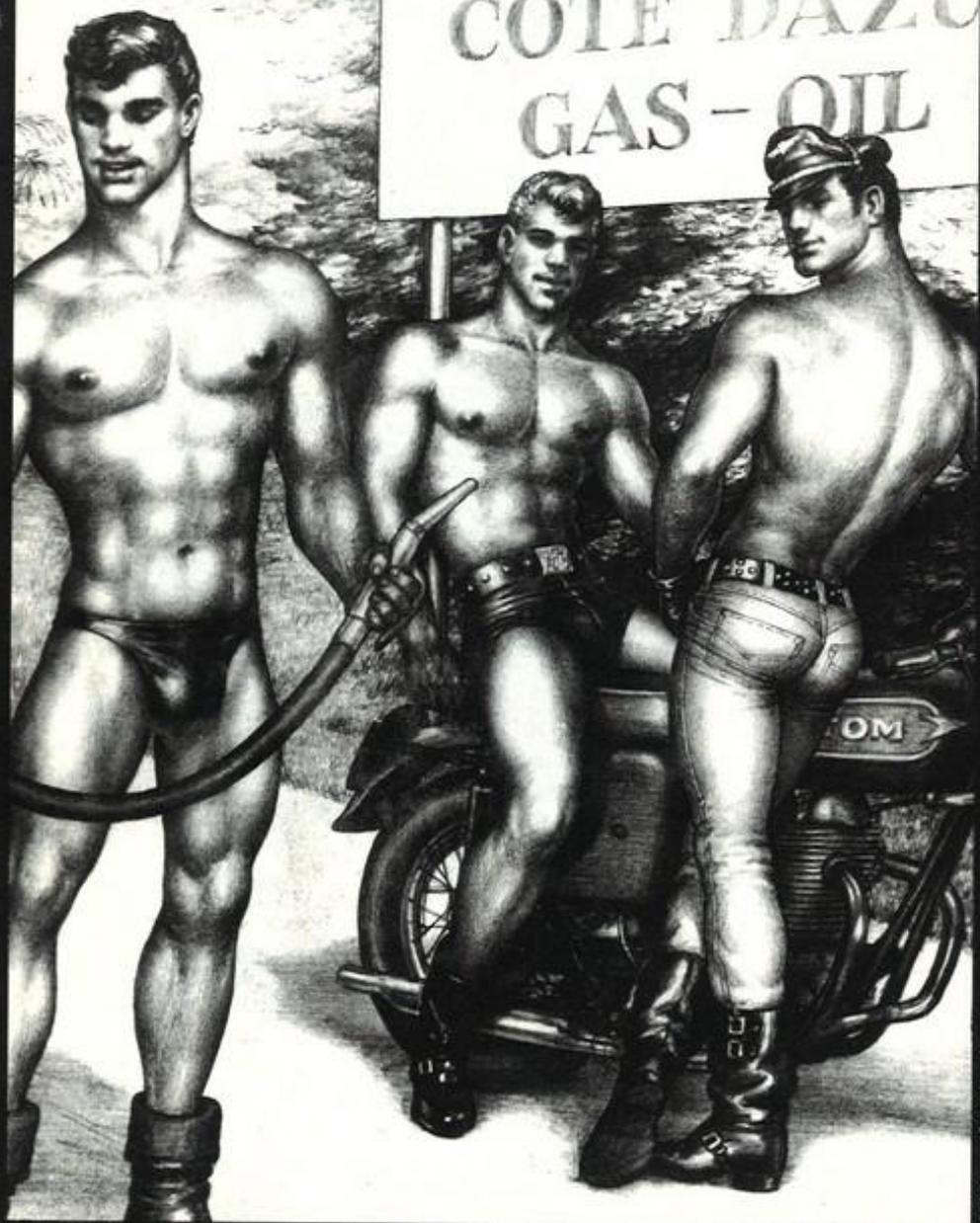
Tom of Finland : sa vie, son œuvre, Ed. Fédération GEMINI, 140 F.

Les bénéfices de la vente seront intégralement reversés à la Fédération GEMINI et serviront à l'accueil des jeunes homosexuel(le)s et bisexuel(le)s.





COTE D'AZUR
GAS - OIL



Les petites annonces du centre gai et lesbien sont consultables tous les jours sur les panneaux de liège du centre. Elles sont gratuites et reproduites dans le 3 Keller pour leur donner toute leur chance. N'hésitez pas à consulter et utiliser ce service bien pratique.

VENTE

Vélo homme modèle rétro, très solide mais une pédale et l'éclairage est à revoir. Prix : 700 F à débattre. Michel-Ange au 06 09 16 21 50 de 9h à 22h.

Recherche appart. 2 pièces à acheter dans le Xle proche Bastille. 400 000 F max. Franck au 06 60 45 84 79 (rép.).

Vends appart. 2 pièces à Paris 11e, rue Chapon, 46 m2, hauteur 3m20, immeuble XVIe. 780 000 F. Propriétaire au 01 40 08 05 50.

A vendre à Limeil-Brevannes 50m2 + 20m2, 2 pièces + grenier aménageable + cave dans maison individuelle. Quartier tranquille, 10mn du RER (Boissy), 5 mn commerce & école. Prix 470 000 F. Djamilia au 04 92 43 60 84 ou 01 48 81 40 04.

Vends K7 vidéo VHS sécam "Légionnaires" et "XXL" de Jean-René Clair. Valeur 500 F vendu 300 F les 2. Sylvain au 01 42 63 80 17 (rép.).

Vends veste longue (type gabardine) Carhartt. Toile coton et doublure amovible. Etat neuf, taille medium, marron clair. Valeur 1 200 F, vendu 800 F. Sylvain au 01 42 63 80 17.

Vends studio dans le Xle arrdt, m° Charonne, 28m2 + mezzanine, 3 fenêtres sur voie piétonne, calme, clair, 2e étage, T8 état, équipé. Prix 445 000 F. Dominique ou Françoise au 01 43 70 67 39/01 40 40 73 91 (rép.).

Vends appareil de musculation style salle de sport. Prix 1 500 F. Plusieurs charges de poids possible avec banc. Gérard à Arc-en-ciel au 01 53 24 12 00 entre 11h et 20h du mardi au samedi.

A saisir : 405 GR (90), état impeccable ! Dernière révision faite fin octobre (courole de distribution neuve, filtres, freins, etc.). 65 500 kms. Prix 35 000 F. Tél. Isabelle au 01 47 88 07 32 (rép.).

A vendre vélo VTT 18 vitesses Shimano. Prix : 500 F. Philippe au 01 43 48 82 35 (rép.).

CORRESPONDANCE

Rodrigo et Martin, argentins de 21 et 24a, cherchent des correspondants en France. Ecrire en français à Rodrigo Olivencia/Martin Guajardo, Casilla de correos 314, 5500 Mendoza, Argentine.

JH 28a parisien ch. contact sur Biarritz, Anglet et Bayonne pour correspondance, échange. Gill au 06 60 48 66 74 (rép.).

Jeune étudiant en sciences de 22a ch. à correspondre avec garçon du même âge, anglais ou non, passionné par l'Angleterre, la littérature, les chœurs musicaux et la nature. Patrick Détré, 42 rue Kostrewski, 60150 Montmacq.

JF langue maternelle espagnol rech. ff type de travail, ménages, traduction (anglais, italien, espagnol), cours d'espagnol, etc. Disponible immédiatement. Bonne connaissance du français. Martha au 01 43 55 98 65 (rép.).

Jeune chercheur algérien demande aide et témoignages pour ses travaux de sociologie sur l'homosexualité. Cherche également des jeunes étudiants sur toute la France pour correspondre. Saïd Djilbekhir, 4 place de la Liberté, 09400 Boufakir, Algérie.

Jeune tchadien de 23a, très sportif, ch. des correspondants gais. Aminou Seidou, BP 109, Moundou, Tchad.

Jeune étudiant ivoirien, 22a, ch. à correspondre. Alain Athoumany, 12 BP 185, Abidjan 12, Côte-d'Ivoire.

DIVERS

2 étudiantes allemandes à Paris

ch. lesbiennes ou gais pour conversation en français et en allemand. Irène (22) ou Annette (21) au 01 48 22 09 07 et demander la chambre 1028.

Cours de langue allemande par JH de langue maternelle, exp. 5 ans, tous niveaux. L'allemand version joviale. Demandez Stéphane au 01 42 59 16 45 (rép.).

Photographe effectue portraits, votre book, etc. Tarifs raisonnables. Michelle au 01 82 01 30 (rép.).

Cours d'anglais par professeur américaine. Tous niveaux et débutants. Michelle au 01 53 82 01 30 (rép.).

Donne cours de français, anglais, allemand, droit. Gérard au 01 42 35 08 95 (rép.).

Si tu es Anglais et que tu veux améliorer ton français, nous pouvons nous rencontrer dans le but de converser tantôt en français, tantôt en anglais pour moi. A bientôt. Philippe au 01 43 48 82 35 (rép.).

Association CARITIG ch. local à titre gracieux. Contacter 06 02 45 09 40 (portable).

Urgent : Valentin, comédien conteur, propose ses services (entretien, divers...) éventuellement emploi dans la restauration, vente... contre logement dans studio. 01 46 78 81 30 (rép.).

JF 22a aimerait rencontrer JF pour sorties à Paris. Audrey au 01 60 09 40 22 de 20h30 à 22h.

Etudiant arabe donne cours d'arabe à Paris et RP. Laisser un message pour Fayal au 01 48 08 03 89.

EMPLOI

DEMANDES

Thierry effectue tous travaux : montage cuisine, salle de bain, plomberie, électricité, carrelage. 01 39 14 57 21 (rép.).

JF langue maternelle espagnol rech. tt type de travail, ménages, traduction (anglais, italien, espagnol), cours d'espagnol, etc. Disponible immédiatement. Bonne connaissance du français. Martha au 01 43 55 98 65 (rép.).

JH 26a ch. emploi à Paris ou RP en menuiserie/ébénisterie BEP. Ebéniste niveau bac. Libre de suite. Sérieux et motivé. Eric au 02 32 61 20 56.

JH sérieux Paris XIIe effectuera travaux de jardinage et entretien de plantes chez particulier. Disponible en semaine et samedi. Daniel au 01 40 01 92 65 (rép.).

JH 29a, sérieux, rech. en urgence quelques heures de ménage (repassage, nettoyage, courses et petits travaux). Téléphoner au 01 47 02 26 20

JH 27a ch. emploi dans restauration (service ou bar). Libre de suite. Christian au 01 43 70 14 13 (rép.).

JH sérieux recherche heures de ménage ou autres travaux. Tél. 06 54 43 76 88 (r ép.).

Thierry effectue tous travaux montage cuisine, salle de bain, plomberie, carrelage, électricité, peinture. 01 39 14 57 21 (rép.).

JH sérieux, 29a, ch. tous travaux honnêtes et rémunérés (ménage, repassage, services, petits travaux type peinture, etc.). Pascal au 01 40 15 05 61 (rép.).

JH 30a sérieux fait repassage à domicile (travaux d'ameublement) chez particuliers. Ouvert à toute proposition. Philippe au 01 41 42 47 71 (rép.).

JH 26a ch. emploi dans la vente. 4 ans d'exp. BEP agent promotionnel de vente. Laurent au 06 60 47 12 60 (rép.).

Urgent : JH 21a sérieux et très motivé ch. travail à temps plein ou partiel dans le secrétariat et autre. Etudie toute proposition. Sébastien au 01 46 57 13 55 (rép.).

JH propose heures de repassage et/ou ménage à domicile. Tél. à Jean-Marc à partir de 12h au 01 42 52 49 28 (rép.).

JH étudiant éducateur sportif rech. heures de ménage à Paris uniquement (3 ans d'expérience), pas sérieux s'abstenir. Tél. 01 47 39 10 24 le matin ou laisser un message.

EMPLOI

OFFRES

Pour m'aider à des petits travaux de bricolage faciles chez moi, je cherche un copain sympa, étudiant ou apprenti par ex. Gérard au 01 42 35 08 95 (rép.).

Société de communication ch. jeunes collaborateurs ayant bon contact avec la clientèle. Bonne expression orale exigée. Annonce très sérieuse. Mi-tps et plein tps disponible. Adressez votre CV à SCP, BP 15, 92215 St-Cloud cedex. Tél. : 01 49 11 10 00 (rép.).

LOGEMENT

DEMANDES

Recherche studio ou F2 dans départements 75, 93 ou 94 pour décembre 96/janv.97. Prix max. 3 000 F. Laisser message pour Ludovic au 01 41 23 87 33.

Etudiant 22a en stage à Paris du 2 déc. 96 au 28 fev. 97 ch. à louer chambre chez particulier à Paris. Loyer 1 500 F c.c. Jean-Charles au 03 80 30 17 93 (rép.).

JH espagnol ch. chambre dans appartement à partager de préférence dans le Xe ou XIe. Je suis salarié. Juanjo au 01 45 25 54 24 le soir ou WE.

JH 25a ch. co-location pour partager appart. à Paris début janvier 97. Loyer 2 000-2 300 F max. Demander Philippe au 01 48 08 37 14 (rép.).

JF 23a salariée (fonctionnaire) ch. pour le 01/12 studio 25-30m2 loyer 2 500/3 000 F proche RER D, Châtelet ou Bastille (autres bienvenus). Tél. à Cathy au 01 42 19 32 81 (heures bureau) ou 01 43 96 24 32 (discrétion demandée).

Urgent : JH 20a ch. chambre indépendante. Loyer de 1 000 à 1 700 F. Olivier au 01 47 39 33 32 (rép.).

JH 22a ch. à partager appartement à Paris très rapidement. Loyer max. 2 000 F/mois. Téléphoner à Alain au 01 43 72 38 40 après 18h30 ou laisser message.

JH 28a ch. chambre en co-location dans le centre de Paris (Marais, Bastille, Nation, République) autour de 2 500 ou 3 000 F. Karim au 01 53 61 05 78 (rép.).

JF 29a ch. chambre à Paris. Linda Schroth, 2 rue Hans Arp, 67202 Wolfishein.

Patrick souhaite partager appartement à Paris ou RP avec jeunes homos de 19 à 30a. Max 1 700 F. Tél. au 01 64 54 07 10 (rép.).

Jh de 29a ch. appartement à partager à 2 ou 3 dans Xe, XIe, XVIIIe, XIXe ou XXe ardt. 1 500 F max. Marc au 01 43 49 00 24 (rép.).

Urgent : JF 23a, salariée, cherche studio 20 m2, 2 500 F environ, à louer dès le 01/11/96 à Paris. Sérieuse, garanties. Catherine au 01 42 19 32 81.

JH gai de 21a, salarié, rech. appartement en co-location à Paris. Loyer max. 2 000 F. Yvan au 01 53 31 10 83 (rép.).

JF 23a, étudiante, ch. co-location avec gai(s) ou lesbienne(s) à Paris. 2 500 F max. En toute indépendance. Demander Valérie Duval au Centre gai et lesbien (01 43 57 21 47).

Deux jeunes étudiants recherchent studio à Paris à partir d'octobre. Budget : 2 500 - 3 000 max. Toute offre bienvenue. Cédric au 01 42 05 82 62 (rép.).

Urgent : JF 24a ch. partage avec JF et JH sympa et clean ou studio à Paris (préférence centre). Prix : de 2 000 à 3 000 F. Géraldine au 01 45 08 09 41 (rép.).

Particulier ch. 2 pièces à Paris. Prix autour de 3 000 F. Armand ou Al au 06 02 45 09 40.

Le Centre gai et lesbien s'est chargé de répondre à de nombreuses missions :

- favoriser la reconnaissance des homosexuels, hommes et femmes, des bisexuels et des transsexuels.
- défendre leurs droits
- lutter contre le sida
- informer les homosexuel(le)s, et ceux qui ne le sont pas, sur les associations, les lieux commerciaux, les activités et les événements liés à la vie homosexuelle
- être un espace culturel, un lieu de convivialité, de détente, de débats et d'écoute.
- offrir aux associations homosexuelles un espace de réunion.

Le Centre gai et lesbien, c'est donc :

- un service d'accueil ;
- une permanence téléphonique ;
- une cafétéria ;
- une bibliothèque
- une petite boutique où l'on peut trouver T-shirts, pin's, drapeaux, livres et revues homosexuels ;
- un espace d'exposition ;
- des débats publics, des signatures de livres ;
- un service social et un service juridique ;
- des groupes de parole pour séropositifs, séronégatifs ;
- des permanences téléphoniques animées par des associations ;
- le Café positif qui accueille les séropositifs, les malades et leurs proches tous les dimanches ;
- des week-ends de ressourcement ;
- un groupe de travail sur les droits des lesbiennes et des gais ;
- un groupe de création d'événements culturels et de soirées ;
- plus de 80 volontaires et 5 permanents.

ACCUEIL

Tous les jours de 12h à 20h, mais le dimanche de 14h à 19h, orientation et écoute, renseignements sur les activités du Centre, les associations, les établissements commerciaux, les événements.

ACCUEIL TELEPHONIQUE

Mêmes horaires au : 01 43 57 21 47.

ACCUEILS SPECIALISÉS

Nouveaux volontaires : un lundi sur deux à 19h30.

Lesbiennes : tous les jours mais encore mieux le vendredi de 20h à 22h30 (débat, soirée cocktails, etc).

Jeunes gais (garçons et filles), animé par le MAG : jeudi 18h à 20h.

Transsexuels, animé par l'ASB : jeudi 14h-18h.

Bisexual(le)s : 1^{er} ou 2^{ème} lundi du mois à 20h.

Parents ou futurs parents gais et lesbiennes, animé par l'APG : 3^{ème} mercredi du mois à 20h.

Juifs homosexuels, hommes et femmes, animé par le Beit Haverim : dernier jeudi du mois de 20h à 23h.

Randonneurs et randonneuses, animé par Rando's : 1^{er} mardi du mois de 18h30 à 20h.

Gros et leurs amis, animé par les Gais Nounours : 2^{ème} mardi du mois à 18h30.

Ami(e)s de la culture asiatique, animé par le Long Yang Club : 3^{ème} jeudi du mois, à 20h.

Gais retraités, un après-midi de semaine : demander à l'accueil.

Joueurs d'échec (ou futurs joueurs d'échec), tous les dimanches à 20h.

SERVICES SOCIAUX ET JURIDIQUES

Permanence assistants sociaux : lundi et jeudi, de 18h à 20h sur rendez-vous.

Permanence juridique générale : demander à l'accueil.

PERMANENCES TELEPHONIQUES

Permanence médicale assurée par l'Association des médecins gais (AMG), mercredi de 18h à 20h et le samedi de 14h à 16h, au : 01 48 05 81 71.

Pour les transsexuels, Association du Syndrome de Benjamin, jeudi de 14h30 à 18h00, au : 01 43 57 21 25.

GROUPES DE PAROLE:

Groupe de parole pour séropositifs, animé par un praticien de l'AMG, le mardi de 20h à 22h.

Groupe de parole pour séronégatifs, animé par un praticien de l'AMG, un mercredi sur deux de 20h30 à 22h30.

CAFE POSITIF

L'équipe du Café positif accueille tous les dimanches de 14h à 19h, les séropositifs, les malades et leurs proches (et tout le monde en fait) dans une ambiance légère et conviviale. Animation musicale généralement au programme. Pour les personnes malades qui ont des difficultés de déplacement, possibilité d'être amenées puis accompagnées en voiture. Pour cela, appeler au moins la veille au Centre.

WEEK-ENDS DE RESSOURCEMENT

Le Centre gai et lesbien organise environ une fois par mois un week-end à la campagne pour séropositifs. Ces week-ends sont des séjours de ressourcement, de détente, avec des activités : nutrition, massage, relaxation...

Pour inscription ou information, contactez le Centre.

Vous pouvez également joindre des LIGNES D'ECOUTE ANONYMES :

SIDA INFO SERVICE au : 0 800 840 800
(7 jours sur 7, 24h sur 24, appel gratuit)

ECOUTE GAIE au : 01 44 93 01 02
(du lundi au vendredi, de 18h à 22h,
et samedi de 18h à 20h).

SOS HOMOPHOBIE au : 01 48 06 42 41
(du lundi au vendredi de 20h à 22h)



**LE GIN QUI AIME
LES MELANGES**

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.



36 15 GPH

Sensuel
Sens
dessus dessous
sentimental
et sans
complexes!